# MISSIONS

## DE LA CONGRÉGATION

# DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 31. — Septembre 1869.

# ESQUISSE

SUR

# LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE

PAR Mgr TACHÉ

ÉVÊQUE DE SAINT-BONIFACE

(suite [1]).

## CHAPITRE VI.

### POPULATION.

L'étude des populations du département du Nord offre un vaste champ à la curiosité des hommes sérieux. Il y a dans cette population un mélange et un ensemble fort singuliers; la diversité des origines et la variété des langues donnent à notre peuple un caractère à part. Quatorze nations civilisées, vingt-deux tribus sauvages et les

[1] Voir pages 6 et 113 du présent volume.

métis nés des alliances de ces différents peuples ont jeté sur l'immense étendue du pays dont nous parlons la toute petite population qui l'occupe. Nous dirons d'abord un mot sur les étrangers venus dans le pays ; nous parlerons ensuite de ceux qui y ont une origine mixte, puis enfin nous nous occuperons des indigènes ou sauvages.

### § 1. — Habitants d'origine étrangère.

L'Ecosse et les îles Orcades ont fourni au département du Nord le plus fort contingent de sa population étrangère. Le plus grand nombre des officiers supérieurs de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson sont Ecossais. La colonie de la rivière Rouge parle avec une certaine fierté de son « scotch settlement », et presque tous les postes de l'intérieur, même jusqu'aux extrémités les plus reculées du pays, comptent un certain nombre d'employés orcadiens.

A côté de ce premier élément de population étrangère se groupe l'élément canadien-français qui se trouve, lui, dans des conditions bien différentes du précédent. Le pays découvert et possédé par les Canadiens, avant la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, a perdu ses premiers propriétaires. Ruinés par le sort des armes, nos pères se sont vus dépouillés ici, comme au centre de leur patrie, de tout ce qu'ils possédaient. Vaincus, malgré leur héroïsme, il leur a fallu subir toutes les conséquences de la défaite et accepter de servir leurs nouveaux maîtres. Des compagnies réputées *anglaises*, quoique composées généralement d'Ecossais, se sont formées au Canada, pour continuer d'exploiter les riches fourrures des forêts du Nord. La nécessité fit accepter d'abord le concours des Canadiens français qui y gardèrent leur part d'influence

par les actions prises en ces compagnies. Insensiblement ils se retirèrent ou furent exclus des postes ou emplois lucratifs. On dut pourtant conserver l'élément canadien-français pour les services de cette phalange de hardis et vigoureux voyageurs, qui était sans égale à cette époque. La connaissance de la langue française était même exigée de tous ceux qui entraient dans la compagnie du Nord-Ouest. Cette langue était nécessaire à tous les officiers pour donner des ordres à leurs subalternes qui n'en parlaient pas d'autre ; elle semblait aussi indispensable pour conserver sur les nations sauvages le prestige affectueux que les découvreurs avaient su produire. Cette circonstance explique comment les Canadiens français se trouvent ici en assez grand nombre pour être considérés comme l'élément étranger le plus important après celui que nous avons mentionné plus haut. Les autres contrées qui ont fourni leur quote-part à notre population sont : l'Angleterre, l'Irlande, le Canada anglais, l'Allemagne, la Suisse, la France, la Norwége, l'Italie, les Etats-Unis, le Mexique, l'Amérique méridionale. Il est inutile d'étudier le caractère particulier de chacune de ces nations. Ce caractère est assez connu, quoique les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous vivons le modifient singulièrement. Jusqu'à présent, l'élément américain n'a pas eu d'action marquante dans le pays. Quelques individus de la grande république voisine sont ici ; s'ils forment un parti, ce n'est que pour faire quelques réjouissances au 4 juillet ; sourire à la pensée, plus ou moins sérieuse, qu'un jour nous serons des leurs ; faire fortune s'il y a moyen, sans trop se gêner pourtant, et, dans quelques cas exceptionnels, se joindre à quelques mécontents de la province d'Ontario, pour se plaindre ensemble de la position du pays, tout en laissant voir clairement que, même dans les convictions de ces messieurs, les choses iraient

à merveille si seulement elles favorisaient davantage leurs intérêts.

Quoi qu'il en soit du grand nombre des nations étrangères qui fournissent ici leur contingent, notre peuple civilisé se divise en deux sections : l'anglaise et la française. Ces appellations sont données, non pas uniquement à ceux qui ont l'origine qu'elles indiquent, mais bien à ceux qui en parlent les langues ou que des circonstances particulières ont groupés auprès de ces derniers.

La population dite *anglaise* occupe au milieu de nous une position supérieure à celle dans laquelle s'agite l'élément français. La raison de cette différence n'est pas difficile à savoir. La fortune est naturellement le partage de l'élément anglais, puisque c'est dans ses rangs que se recrutent les officiers supérieurs de la compagnie de la baie d'Hudson, et que c'est dans son sein que rentrent ces mêmes officiers lorsque, sur le déclin de la vie, ils choisissent une patrie adoptive pour y finir leurs jours, plutôt que de retourner vers la terre natale. Une autre source de prospérité pour l'élément anglais, c'est que cette partie de la population compte un bien plus grand nombre de femmes venues de pays étrangers. La génération française, qui s'éteint et qui a fondé la colonie de la rivière Rouge, ne comptait que quatre Canadiennes. Qui a vu, dans nos heureuses et bonnes campagnes du Canada, la douce, aimable et pieuse influence des mères comprendra facilement quel vide a dû laisser au milieu de la population française de ce département l'absence de cette somme d'influence exercée par la femme au sein de la famille. Aussi, en parlant de cette population, il faudrait plutôt parler des individus, car la famille, la famille française ou canadienne-française, n'y a jamais existé ou n'y existait que dans une mesure si restreinte, qu'elle ne pouvait pas former société.

La population anglaise a eu aussi tout d'abord l'avantage de plus d'instruction, conséquence nécessaire des raisons de supériorité que nous venons d'indiquer.

Placée dans ce degré d'infériorité, la population française du département du Nord s'est consolée dans la pensée que tout, ici-bas, a sa compensation. Si cette population a joué un rôle secondaire, elle a gardé ce rang dans maintes circonstances où il fait bon de ne pas briller au premier. Recruté dans les classes inférieures du pays dont il est originaire, ce petit peuple a bien des fautes à se reprocher; il se félicite pourtant avec raison d'avoir conservé assez d'éducation première pour n'être pas capable, du moins par calcul et avec délibération, de bien des choses que le rang plus élevé dans les autres n'empêche pas de regarder comme praticables et naturelles.

Pauvre et longtemps méprisée, cette population a ses chroniques traditionnelles qui l'aident à se consoler d'un mépris dont elle se croit honorée sous certains rapports. Au reste, il faut avoir bien peu vu pour croire que tous les avantages sont concentrés sur un point et que toutes les misères sont renfermées dans tel petit cercle. Le froid mépris que la fierté nationale inspire est souvent le thème le plus abondant des gaies et spirituelles plaisanteries des peuples méprisés. Aussi il ne faut pas s'étonner de ce que les différentes sections de notre population pensent et disent les unes des autres. Au demeurant, toutefois, nulle part peut-être au monde il ne règne une plus grande harmonie entre peuples de différentes origines. Non-seulement il n'y a point ici d'antagonisme, mais, comme règle presque invariable, on peut dire que tous sentent qu'ils sont frères et semblent s'étudier à rivaliser de bons procédés. La semaine dernière encore, un respectable vieillard, en me parlant de cette facilité de relations entre les diverses sections de notre population, me disait :

« I have been very often among the French, I have but one thing against them ; they have constantly endeavoured to kill me with politeness and kindness » (J'ai été très-souvent parmi les Français, je n'ai qu'une chose à leur reprocher : c'est que constamment ils se sont efforcés de m'accabler de politesse et d'amitié). Et nos gens, en parlant de leurs bons voisins les Ecossais, ont toujours soin d'ajouter : « Mais c'est du monde poli, et l'on est toujours bien reçu quand on va les voir ou qu'on les rencontre en voyage. » Je tenais à constater ces bonnes relations, parce que ce qui se passait il y a un demi-siècle dans le pays devait naturellement donner une impression bien différente. A cette époque, deux grandes compagnies rivales se disputaient les fourrures. La compagnie du Nord-Ouest, composée ou du moins dirigée principalement par des Ecossais, imposait à ses membres l'obligation de parler la langue française, et tous ses employés subalternes étaient Canadiens d'origine française, en sorte que cette compagnie semblait la continuation de celle formée dans la Nouvelle-France. Les sauvages la désignaient toujours sous le nom : *les Français*. La compagnie de la baie d'Hudson, au contraire, avec ses officiers, Ecossais aussi pour la plupart, et ses employés orcadiens, était universellement connue sous le titre : *les Anglais*. Les intérêts commerciaux amenèrent de déplorables rivalités, au point que le mot *Anglais*, appliqué à un Ecossais de la compagnie de la baie d'Hudson, devenait un terme de mépris dans la bouche d'un autre Ecossais de la compagnie du Nord-Ouest. Les inférieurs, sans être plus zélés que leurs supérieurs comme il arrive quelquefois, ce qui n'était pas facile alors, partageaient l'animosité de leurs chefs ; aussi on se détestait cordialement et l'on se méprisait largement. Néanmoins, qu'on veuille bien le remarquer, ce n'était pas une rivalité nationale, quoique les

noms pussent le faire soupçonner, mais tout simplement une rivalité commerciale. Cette rivalité a fini par l'union des deux sociétés qui la fomentaient, et depuis, Anglais, Français, Ecossais et autres ne forment plus qu'un peuple vivant en parfaite entente cordiale. Cela n'empêche pas les petites jalousies ni les petites accusations, mais ce sont de ces accusations et de ces jalousies comme il y en a entre frères. Un journal existe au milieu de notre colonie, et quoiqu'il soit publié en langue anglaise et soutenu presque exclusivement par la population anglaise, quels que soient d'ailleurs les torts de cette publication, nous devons à la justice de dire que tous ceux qui se sont succédé au fauteuil de sa rédaction ont eu le bon esprit d'éviter tout ce qui pourrait provoquer ces malheureuses dissensions qui ne servent qu'à affaiblir les populations et à nuire à leur prospérité. Je proposerais volontiers cet exemple à un grand nombre de journaux d'autres pays, qui semblent avoir besoin de ruiner la réputation d'une partie de leurs compatriotes, pour asseoir sur ces ruines l'honneur de leurs nationaux.

La population étrangère du département du Nord ne dépasse pas le chiffre de 4000 âmes.

### § 2. — Les métis.

Ce nom est donné dans le pays à tous ceux qui ont une origine mixte, et spécialement à ceux dont les parents ou ancêtres appartenaient aux nations civilisées et aux tribus sauvages. Nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, le pays compte parmi ses habitants des représentants de quatorze nations civilisées et de vingt-deux tribus de sauvages. Il y a des alliances contractées entre des hommes de ces différentes nations et les femmes de

ces diverses tribus. Les enfants nés de ces alliances, ou leurs descendants, quelle que soit leur origine, sont désignés sous le nom de *métis*, que les Anglais appellent *half-breeds*. Ce mot anglais est traduit par quelques auteurs par le mot *demi-sang*, inusité ici. Ce dernier nom n'aurait, au reste, d'application littérale qu'à un certain nombre de métis, à ceux qui ont une égale proportion de sang blanc et de sang sauvage. On comprend facilement que cette proportion n'est pas toujours la même; en certains endroits, on donne le nom de *quarterons* à ceux qui n'ont qu'un quart de sang sauvage, dont, par exemple, une des aïeules était sauvagesse. Nous nous servons du mot *métis* pour désigner tous ceux qui, sans être sauvages, ont quelque relation de consanguinité avec quelqu'une de ces tribus, à quelque degré que ce soit. Nous ne dirons rien de la différence d'origine du côté des femmes, à quelque tribu que ces dernières appartiennent. La seule distinction à laquelle nous nous arrêterons est celle qui résulte de la différence d'origine paternelle. A ce point de vue, les métis du département du Nord, comme les étrangers qui y sont venus, se partagent en deux groupes distincts, qui sont connus, les uns sous le nom de *métis français* ou *canadiens*, et les autres sous le nom de *métis anglais*.

Cette classification se fait surtout à raison de la langue parlée. Ainsi, on trouve des Sutherland et des Grey parmi les métis canadiens, tout comme il y a des Lambert et des Parisiens parmi les métis anglais. Les circonstances rangent parmi les uns ou les autres de ces métis ceux d'autres extractions. Une petite colonie d'Iroquois est venue du Canada dans les montagnes Rocheuses; là, ils se sont alliés à des femmes de tribus indigènes et, chose assez étrange, les enfants nés de ces alliances sont classés parmi nos métis. Pas une goutte de sang blanc ne coule

dans leurs veines, et les descendants de ces farouches guerriers, qui faisaient trembler nos ancêtres lors des premiers établissements du Canada, sont aujourd'hui considérés comme des métis canadiens. Ces pauvres Iroquois ont apporté du Canada la foi catholique qui les avait arrachés à la barbarie. Isolés dans les montagnes Rocheuses, au milieu de tribus alors toutes infidèles, ils n'ont point oublié le don précieux qu'ils avaient reçu ; ils l'ont transmis aux enfants qu'ils ont eus par suite d'alliances avec ces tribus, et quelques centaines de ces métis iroquois n'attendaient que l'arrivée des prêtres pour compléter l'éducation religieuse commencée par leurs pères sur les genoux de leurs mères infidèles. C'est cette circonstance qui les a ralliés à nos métis canadiens, avec lesquels ils se confondent et s'unissent comme en un seul peuple.

Avant de nous occuper des différences qui peuvent exister entre les métis d'une origine déterminée et les autres d'extractions diverses, nous voulons d'abord parler des métis en général. Le département du Nord compte environ 15 000 métis. Loin du pays que nous habitons, ce mot de *métis*, ou descendants de sauvages, emporte avec lui, je le sais, une certaine idée que bien des gens ne regardent pas comme flatteuse. Ici, c'est bien autre chose : nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers et ont tout simplement à l'égard des nations, même les plus civilisées, le sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent les unes sur les autres. Un Français est toujours heureux de son origine, parce qu'il appartient à la «grande nation». Un Anglais se gonfle de bonheur à la pensée que son berceau a été éclairé par les rayons du soleil de la puissante Albion. Et qui dira tout ce qu'éprouve de noble satisfaction l'Espagnol qui raconte à ses enfants les gloires de la vieille

Castille ? Ce sentiment de fierté nationale, Dieu nous l'a donné pour notre satisfaction. Ce que l'on aime le plus, ce que l'on a aimé tout d'abord, n'est-il pas dans la famille, dans la patrie ? L'amour légitime de soi-même, l'amour de tout ce que Dieu a rendu cher à nos cœurs, voilà ce qui fait que tout homme peut chanter sans faire injure à personne : « A tout je préfère le toit de ma mère. » Ou encore : « A chacun, rien n'est si beau que son pays. » Ce sentiment de satisfaction, je le cède volontiers à tous les autres, comme je le revendique pour moi-même ; aussi, je suis loin, bien loin de faire un reproche à nos métis de ce qu'ils en sont animés. Chaque peuple a son lot de bonnes qualités, comme aussi les pauvres enfants d'Adam ont leur part de misères, soit qu'on les étudie collectivement ou qu'on les isole de la multitude.

Les métis sont une race de beaux hommes, grands, forts, bien faits ; quoique en général ils aient le teint basané, cependant un très-grand nombre sont bien blancs et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont intrépides et infatigables voyageurs ; ils étonnent par leur force et leur agilité. Dans les voyages d'hiver, ils courent habituellement et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été, en barge surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait point défaut. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages, et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais : c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre et dont ils ne savent pas toujours se rendre compte à eux-mêmes. Presque tous sont doués d'une grande puissance d'observation, rien n'échappe à leur vue, et l'on peut dire que tout ce qu'ils ont vu reste gravé dans leur mémoire en caractères ineffaçables. Que

de fois, en voyageant, j'ai été étonné d'entendre mes compagnons s'écrier au milieu d'une forêt par exemple : « Je suis passé ici il y a trois ou quatre ans, et sur cet arbre il y avait une branche de telle forme qui est disparue. » Ou bien, arrivés sur les bords d'un rapide qu'ils n'ont vu qu'une fois ou deux : « Prenons garde, il y avait ici une pierre aiguë : comme l'eau est basse cette année, cette pierre pourrait endommager notre embarcation. » Dans les immenses prairies, ils semblent reconnaître jusqu'au moindre accident de terrain ; si on leur demande des informations, ils vous donnent des explications qu'un propriétaire peut à peine fournir sur son petit domaine, et après être entrés dans une grande minutie de détails, ils complètent votre étonnement en ajoutant : « Je ne connais pas beaucoup cet endroit-là ; je n'y suis passé qu'une fois, il y a bien longtemps. » Un coup d'œil leur suffit pour connaître tous les chevaux d'une bande nombreuse qui ne leur appartient point, et après un laps considérable de temps, ils se souviendront de ce qu'il peut y avoir de différence entre un animal de cette bande et un autre qu'ils auraient vu ou non. Cela prouve assez combien ils sont observateurs ; aussi, sans paraître y faire attention, ils toisent souvent un homme et le jugent avec une facilité et une justesse surprenantes.

L'automne dernier, j'arrivais à Saint-Cloud avec sept nouveaux Missionnaires. Les métis, qui venaient à notre rencontre, étaient au débarcadère du chemin de fer ; ils vinrent offrir leurs respects à mes compagnons, restèrent quelques instants sur la plate-forme, au milieu de la foule et du tumulte à l'arrivée du train. Je partis ensuite avec eux pour me rendre à leur camp ; quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, cheminant avec mon guide, il me fit part de ses appréciations, partagées par ceux de ses camarades qui avaient été témoins de notre arrivée ! Dans ces

courts instants, ils avaient si bien examiné nos compagnons de voyage, que tous ensemble nous fûmes extrêmement étonnés de reconnaître la justesse de ce premier coup d'œil.

Cette facilité d'observation est, pour nos métis, une source de jouissances véritables, lorsque surtout il leur arrive un étranger qui a l'air d'avoir besoin de se contenir pour ne pas laisser éclater le mépris que le sentiment de sa propre dignité lui inspire, à l'endroit de tout ce qu'il croit tenir du sauvage. La curiosité de nos hommes se saisit de sa personne; avec des dehors calmes et insouciants, ils étudient cet étranger qui ne se défie de rien; puis, le dépouillant de son vernis de civilisation, ils l'habillent à leur guise. J'avoue que bien des fois il m'a fallu éclater de rire, en entendant les plaisanteries pleines de sel et d'agrément que le pédantisme inspirait à cet esprit d'observation. Ce qu'on appelle de l'esprit ne fait pas défaut à nos bons enfants du Nord; on peut ajouter qu'ils sont intelligents. Ceux des métis qui ont eu l'occasion de s'instruire ont montré en général des talents distingués, et dans les différents rangs de la société on en a vu remplir avec honneur les emplois qui leur étaient confiés. Ils apprennent les langues avec une facilité étonnante. Comme règle générale, ils ont plus de dextérité et d'aptitudes diverses que le grand nombre d'hommes de même condition avec lesquels ils se trouvent en contact. C'est en voyage surtout qu'on a lieu d'admirer cette disposition, sans laquelle on ne pourrait pas se tirer des mauvais pas que l'on rencontre en franchissant les vastes solitudes que nous avons à parcourir. Bien des officiers du génie, ou même de génie, pourraient prendre ici des leçons utiles. L'adresse des métis, comme chasseurs à cheval, ne connaît peut-être pas de rivale.

Ces divers avantages, qui ressortent avec éclat dans les

nombreux voyages qu'ils font avec des étrangers, dédommagent nos métis des petites humiliations qu'il leur faut quelquefois endurer, et les aident amplement à ne pas regretter le lot qui leur est échu en partage.

A ces qualités de l'esprit s'en joignent plusieurs, indices naturels d'un bon cœur. Les métis ne sont point méchants ; ils sont, au contraire, en général, doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager non-seulement ceux qu'ils aiment, mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus. La vertu d'hospitalité, si agréable au pauvre voyageur, est par excellence une vertu des métis. Ils disent eux-mêmes et ils prouvent : « Qu'il est impossible de manger auprès de quelqu'un, sans lui offrir de partager, n'eût-on qu'une bouchée. » Habitués aux voyages et aux longues absences dès leur enfance, ils aiment pourtant leurs familles, et éprouvent un bonheur toujours nouveau à rentrer dans leurs foyers. Les familles métisses sont nombreuses en général, et c'est assez dire combien on a été faux, autant qu'absurde, en affirmant que les races sauvages étaient d'espèce différente avec les peuples civilisés, et en en donnant pour preuve l'extinction de la famille métisse livrée à elle-même. Je ne signalerais pas cette sottise, si elle n'avait pas été écrite sérieusement et par des gens dont naturellement on devait attendre autre chose. Les métis aiment beaucoup leurs enfants ; je regrette de ne pouvoir pas dire qu'ils les aiment bien. Les femmes surtout sacrifient trop souvent le bonheur véritable de leurs enfants à la jouissance de les voir, à la crainte de les reprendre ou de les élever comme il faut. Quoi qu'il en soit de la nature de cette affection, elle est certainement très-vive et très-sincère, et d'autant plus désintéressée que bien des exemples sont

loin de garantir, de la part des enfants, le retour d'un pareil sentiment. Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amusent et prennent les contre-temps de la meilleure grâce du monde. Des pertes comparativement considérables sont aussi subies avec beaucoup de grandeur d'âme. Le vol est un vice peu ou point connu des métis. Le fait est que c'est l'arrivée des étrangers qui nous a forcés à nous mettre sous la protection des serrures et des verrous. Même au sein de la rivière Rouge, sans protection d'aucune espèce de police, le vol est extrêmement rare. Mille choses faciles à dérober et à recéler sont laissées partout sans précaution, et leur perte est un fait tout exceptionnel. Le blasphème, malheureusement aussi commun qu'affreux sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens, ne retentit presque jamais dans nos assemblées de métis. Aussi il est bien difficile d'exprimer l'impression douloureuse qui nous domine à cet égard, lorsqu'il nous faut traverser ce que l'on est convenu d'appeler les *pays civilisés*, et en particulier les Etats-Unis.

J'aime à constater ces diverses qualités, parce que leur seule énumération est la meilleure réfutation possible des mensongères accusations prodiguées souvent à ceux dont nous parlons.

Ce tableau n'est pas sombre du tout, dira quelqu'un ; il y a même profusion de lumière dans cette peinture des *noirs*. Le tableau n'est pas fini ; pour le compléter, il y faut mettre les ombres, et l'affection que je porte aux métis, qui savent eux-mêmes que je les aime, me permet de toucher sans crainte à la délicate question d'énumérer leurs défauts.

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, la facilité à se laisser aller à l'entraînement du plaisir.

D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions, et si une jouissance se présente, tout est sacrifié pour se la procurer. De là une perte considérable de temps, un oubli trop facile quelquefois de devoirs très-importants; de là, une légèreté et une inconstance de caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus grands que ceux qui existent véritablement. Cet amour du plaisir les conduit trop souvent à l'ivrognerie; ils boivent pour s'amuser, et pourtant presque invariablement l'ivresse leur fait perdre leur douceur ordinaire de caractère, et les pousse à des excès déplorables. L'ivresse, chez le plus grand nombre de ceux qui s'y livrent, c'est la furie. On crie, on vocifère, on se bat, on se déchire, puis on pleure de regret. L'amour du plaisir exclut nécessairement la disposition à se gêner. Le travail est une gêne, aussi trop souvent il y a paresse. On flâne pour jouir quand il y a des satisfactions à recueillir, et on flâne encore pour ne pas se priver de la jouissance de ne rien faire.

L'hospitalité, exercée avec générosité, provoque l'indiscrétion : les désœuvrés vont de porte en porte, certains qu'on les invitera, et il ne leur en coûte pas toujours assez de s'installer pour des semaines entières là où bien souvent on ne les désire pas.

Le grand air qu'on respire, l'immense liberté dont on jouit dans ce pays, la facilité d'y vivre d'une manière ou d'une autre, tout cela souffle à l'esprit et au cœur de la jeunesse une ardeur d'émancipation qui la rend souvent incontrôlable. A quinze ans, on se croit homme, et l'on prend bravement son parti. Si le toit paternel déplaît, on s'en va; si l'on a des engagements dont on ne se soucie plus, on les viole sans façon; si l'on a le malheur d'être à l'école, vite on se sauve; enfin on est libre et l'on veut avoir ses coudées franches. Ajoutons que la mauvaise éducation

domestique, que la trop grande faiblesse des mères surtout, est loin de contre-balancer une aussi regrettable disposition. Cette espèce d'instabilité de caractère se nourrit et se développe par les voyages, qui sont une nécessité particulière de notre position. C'est cette même disposition qui explique pourquoi les arts mécaniques sont si peu cultivés parmi nos métis. Nous l'avons dit plus haut, ils ont beaucoup de dextérité et d'aptitudes diverses ; ils font plus ou moins tout ce qu'il leur prend fantaisie d'entreprendre. Ils sont ingénieux et adroits ; formés, ils deviendraient des artisans distingués ; mais, pour cela, il faudrait de la contrainte, de la gêne ; il faudrait fournir régulièrement son temps d'apprentissage, et c'est trop demander à notre jeunesse. Aussi presque tous nos artisans sont des étrangers.

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce défaut de contrôle ne fait pas de nos métis un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres, mais bien un peuple souvent trop léger, imprévoyant, et les prive d'une partie des nombreux avantages que l'état actuel du pays leur permettrait de recueillir.

Trop souvent j'ai entendu des parents se plaindre avec raison de l'ingratitude de leurs fils; d'ordinaire ce reproche n'est pas adressé aux filles. Ces dernières rendent à leurs mères l'affection qui leur a été prodiguée, quelque aveugle qu'elle ait souvent été.

Cette longue énumération de qualités et de défauts est le résultat des observations que j'ai faites depuis vingt-trois ans que je suis en relations journalières avec des métis de différentes extractions. Les traits de ce tableau ne sont pas empruntés exclusivement au caractère de nos métis canadiens. En écrivant ces lignes, je n'ignore pas quelle impression elles feraient sur l'esprit de certaines gens, si elles en étaient lues. Je sais que, méconnaissant

ce qu'il y a de bon, dans nos métis canadiens surtout, on se prévaudrait facilement de mon témoignage pour constater et même exagérer leurs défauts. A ceux ainsi disposés, je dirai et répéterai au besoin que ce serait méconnaître mes véritables sentiments. J'estime les métis anglais, mais ils me pardonneront d'affirmer que, par caractère, ils ne sont nullement supérieurs à leurs compatriotes d'origine canadienne. Ces derniers ont été méprisés, vilipendés, accusés, et cela très-souvent d'une manière injuste et déloyale. Ces accusations, quand on sait d'où elles viennent, perdent de leur poids, ou plutôt retombent de toute leur pesanteur sur ceux qui les formulent. Je n'en citerai que deux exemples : A mon arrivée dans le pays, je lisais des lettres écrites par un homme qui a attaché à son nom une certaine célébrité. Dans ses lettres, l'auteur, après avoir bien méprisé les métis canadiens, exprimait une de ses pensées, à peu près dans les termes suivants : « Les..... (ses nationaux) se respectent plus que les Canadiens; ceux-ci ne craignent pas de s'allier aux femmes du pays, tandis que les autres ont horreur de pareilles alliances. » Si j'avais été capable de me réjouir du mal, j'aurais trouvé une ample compensation à mon amour-propre national froissé par cette phrase insultante, en apprenant que celui qui avait écrit ces mots si pleins de dignité apparente, ei, au moment même où il les écrivait, se faisait le corrupteur de l'une des plus repoussantes femmes du pays, de la stupidité de laquelle il abusait, et qui lui a laissé deux héritiers de son noble nom. J'ai lu un ouvrage intitulé : *Voyages de l'Atlantique au Pacifique*. Cet ouvrage, intéressant sous plus d'un rapport, a eu une certaine vogue ; il a même été traduit. Je connaissais le voyage avant qu'il eût été tracé sur le papier, car déjà il était écrit ici, dans le pays, en *blanc* et en *noir*. Bien des choses m'ont surpris

dans ce récit publié en Europe. La phrase suivante a excité en moi un profond mépris : « Les métis français ..... profondément superstitieux, croyant fermement aux songes, aux présages, aux pressentiments, sont tout naturellement les fervents disciples de l'Eglise romaine. Soumis complétement à l'influence cléricale et observateurs scrupuleux des formes extérieures de leur culte, ils n'en sont pas moins grossièrement immoraux, souvent déshonnêtes et généralement peu dignes de confiance. » Sans rappeler aux auteurs plusieurs circonstances qu'ils n'ignorent pas, et qui auraient dû les faire souvenir que la plus grossière immoralité n'est pas toujours le fait des métis français ou canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il est difficile de dire plus de faussetés et plus d'absurdités en si peu de lignes.

Bien des fois, en prenant connaissance des injustes appréciations écrites sur ce sujet, je me suis convaincu que les Pharisiens d'aujourd'hui sont comme les Pharisiens d'autrefois, et qu'on peut appliquer aux premiers les paroles que le Divin Maître adressait aux seconds : « Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez à ôter la paille de l'œil de votre frère. » Sans entrer dans plus de détails, je suis heureux d'affirmer que l'ensemble des qualités morales de nos métis canadiens (en général et quand ils ont embrassé le christianisme) les range au niveau des peuples honnêtes. Quant à la superstition, si ce que l'on dit de la classe ouvrière en Angleterre est vrai, nos métis sont bien moins superstitieux.

Laissant de côté la question morale, si on examine la position sociale des enfants des Canadiens, on trouvera là le côté faible ; à ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité, et d'abord pour des raisons que nous avons indiquées, en parlant de la population étrangère ; puis,

par suite de circonstances particulières. Le plus grand tort social de nos métis est celui d'être chasseurs. Tous n'ont pas ce défaut, si tant est qu'il faille ainsi qualifier ce goût naturel, puisqu'il y en a un certain nombre parmi eux qui n'ont jamais fait autre chose que de cultiver leurs terres. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que cette vie d'aventures nuit considérablement à notre population. Tout en sentant la crise terrible qu'il nous faut subir au moment où la chasse du buffle fait défaut, je ne puis me défendre de désirer la cessation de ces excursions de chasse qui, par leur entrain naturel, facile et jusqu'à un certain point lucratif, arrachent à ses foyers une grande partie de notre peuple. Nés très-souvent dans les prairies, élevés au milieu de ces excursions lointaines et aventureuses, cavaliers et prompts tireurs dès leur enfance, il n'est pas bien surprenant que les métis se passionnent pour la chasse et qu'ils la préfèrent à la vie calme, régulière et monotone des champs. En les jugeant, on a trop souvent fait abstraction des circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils vivent, et attribué à des dispositions particulières de leur caractère ce qui n'était que la conséquence d'un concours d'événements de nature à produire le même résultat chez des hommes de tous pays. Il est facile de se convaincre de la vérité de cette assertion, en voyant la différence immense qui existe entre des métis d'une même origine, voire même d'une même famille, par suite de la diversité des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Je connais à la rivière Rouge des métis excellents cultivateurs et très-honnêtes gens, dont les frères élevés à l'intérieur du pays ne sont que des chasseurs peu différents des sauvages de la pire espèce. La position sociale d'un certain nombre de métis anglais, qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que nos métis canadiens, n'est nullement su-

périeure à celle de ces derniers; c'est la différence des circonstances dans lesquelles se sont trouvés d'autres métis anglais, qui explique la différence de leur position sociale, sans que pourtant ils soient supérieurs à leurs frères par nature et par caractère. Plusieurs d'entre eux, étant fils de parents riches, ont naturellement reçu plus d'éducation et quelques capitaux qui, naturellement aussi, les ont dispensés de chercher leur vie uniquement au bout de leur fusil de chasse. Je répéterai que la population anglaise, ayant reçu plutôt une large part de l'influence de la femme civilisée, les métis anglais ont naturellement participé à cette influence et pris plus vite aussi les habitudes de la vie agricole. Répétons-le pour ceux qui veulent réfléchir, la population canadienne elle-même, et, à plus forte raison, la population métisse canadienne, a été privée presque complétement de la large part de l'influence de la femme civilisée, jusqu'à l'arrivée des sœurs de la Charité dans le pays, puisque, comme nous l'avons déjà dit, avant cette époque, il n'y avait eu ici que quatre Canadiennes, tandis que les Anglaises et surtout les Ecossaises y étaient en assez grand nombre. Ce seul fait suffit pour expliquer bien des choses, sans avoir besoin de recourir aux grossières et mensongères accusations prodiguées par un étroit esprit de nationalité ou par un déplorable fanatisme religieux.

La mort du gouverneur Semple et de ses gens, tués en 1816, a été le thème de bien des accusations contre les métis-canadiens ou *Bois-Brûlés*. Nous dirons plus tard, en parlant de l'histoire du pays, ce que nous pensons de cet événement déplorable et à qui en revient de droit toute la responsabilité. Qu'il nous suffise pour le moment de constater que ce fait ne prouve rien contre le caractère de notre population, et encore moins contre la religion catholique, professée aujourd'hui par le plus grand

nombre des *Bois-Brûlés*. A cette époque, pas un d'entre eux n'était baptisé, pas un n'avait eu la moindre occasion de subir l'influence religieuse; et, d'ailleurs, un fait isolé n'est jamais une preuve du caractère de tel ou tel autre peuple. En supposant même que le fait que nous mentionnons mérite tout l'odieux que lui ont prêté les plus violents ennemis des *Bois-Brûlés*, on ne pourrait encore rien en conclure. Quelle est la nation ou race d'hommes dont l'histoire entière soit sans tache? Peut-on raisonnablement reprocher aux Français d'aujourd'hui tout ce qui a été fait dans l'ancienne Gaule? Les fiers Anglo-Saxons trouvent-ils leurs titres de gloire dans tout ce qui a été entrepris par les conquérants de la Grande-Bretagne? Ne faut-il pas même jeter le voile sur une multitude ou plutôt une série de faits bien autrement odieux que le combat du 19 juin 1816? Il est donc très-injuste d'aller chercher dans les annales du pays un fait qui s'est passé à une époque reculée, lorsque les métis quels qu'ils fussent n'avaient aucune notion du christianisme, pour en déduire un jugement contre ceux qui en ont depuis subi la douce et salutaire influence, et qui, nous le répétons, forment aujourd'hui un peuple honnête. Je redirai, pour la critiquer de nouveau, l'appréciation de sir John Richardson dans son *Arctic searching expedition*. Il y dit, pages 273, 274 : « In character the half-breeds vary according to their paternity; the descendants of the Orkney labourers..... being generally steady, provident agriculturists of the protestant faith; while the children of the roman catholic Canadian voyagers have much of the levity and thoughtlessness of their fathers, combined with that inability to resist temptation, wihch is common to the two races from which they are sprung » (Le caractère des métis varie selon celui de leurs pères. Les descendants des travailleurs orkneys sont généralement

rangés et soigneux agriculteurs; ils appartiennent à la foi protestante, tandis que les enfants des Canadiens catholiques romains ont beaucoup de la légèreté et de l'étourderie de leurs pères, combinées avec cette impuissance de résister à la tentation qui est commune aux deux races dont ils sont issus). Je regrette que cette phrase soit tombée d'une plume aussi distinguée. D'aussi injustes appréciations ne s'expliquent que par des préventions traditionnelles, qui se perpétuent au milieu d'une certaine classe, et qui se stéréotypent dans tous les écrits de cette même classe. Non, non, les métis ne varient pas ainsi de caractère à raison de la paternité, et si cette cause devait avoir un résultat aussi grand, ce ne serait pas le résultat indiqué ici. Que les « Orkney labourers » méritent tous les éloges qui leur sont adressés, je le veux bien, je suis loin de m'y opposer; mais ce que je ne puis souffrir, c'est l'injure et la calomnie prodiguées à un autre peuple, pour le moins aussi recommandable. Il y a trop de noblesse dans le sang français pour permettre qu'il soit ainsi méprisé ; et, au risque de me trouver en contradiction avec tous nos détracteurs, je sais et je dis que les Canadiens ne sont pas une race dégénérée. Le milieu dans lequel je suis né et où j'ai vécu, la direction donnée à mes pensées, les aspirations de mon cœur et de ma volonté, tout ce que je sais de mes compatriotes et de leurs enfants m'empêchent d'accepter sans réclamation ce que des étrangers à notre race, qui ne nous connaissent pas, se permettent de dire pour attirer sur nous un mépris que souvent ils ne partagent pas eux-mêmes. Les vues de la Providence, que nous adorons toujours sans les comprendre, ont formé autour de nous, sur ce continent, un réseau de difficultés que les gens sensés et réfléchis savent n'être pas une preuve contre nous. Le départe-

ment du Nord, découvert par l'énergie des Canadiens français, voit maintenant les descendants de ces explorateurs dans une infériorité sociale, je le reconnais; mais ce qu'il serait impossible de prouver, c'est leur infériorité morale.

Que les métis anglais aient plus de terres cultivées, c'est vrai; qu'ils aient plus d'instruction ou plus de richesse, c'est vrai encore; mais qu'ils soient plus honnêtes, plus francs, plus loyaux, plus moraux, ce n'est pas vrai. J'aime ce mot de nos anciens voyageurs, et je l'aime d'autant plus que je le sais vrai sur les lèvres d'un grand nombre: « Je suis pauvre, mais, Dieu merci, j'ai de l'honneur. » Et cet autre, d'un grand nombre de leurs enfants, en parlant de certaines gens qui ne sont pas métis canadiens: « Wah! Wah! C'est pas gêné ce monde-là, c'est ben terrible comme c'est coquin; quand même je devrais en mourir, je ne suis pas capable d'en faire autant. »

Nous avons des tribunaux: les petites causes, les dettes de 10 ou 15 schellings, les petits différends y appellent souvent nos métis canadiens; mais les félonies, les calculs et les préméditations dans le mal, tout le monde sait bien dans la colonie que nos pauvres gens n'en ont pas le privilége exclusif; pas même, tant s'en faut, leur quote-part proportionnelle au chiffre de leur population. Nous avons des registres, il ne faut pas les feuilleter d'un bout à l'autre pour se convaincre que les deux tiers au moins des crimes qu'ils constatent ne sont pas le fait de cette portion méprisée de notre peuple. Nous avons des ivrognes, et en trop grand nombre; pourtant le commerce actif et passif des liqueurs n'est pas limité, on le sait, à ceux que l'on vilipende le plus. Que ces expressions ne paraissent ni trop vives, ni trop acerbes; car, je puis l'affirmer hautement, je n'ai de fiel contre personne, si ce n'est peut-être contre les calomniateurs. Je n'accuse

point, je défends des accusés. Assez longtemps on a abusé de la libérté de verser la calomnie à pleine plume.

Le bon La Fontaine, qui a fait parler les bêtes beaucoup mieux que ne parlent ou n'écrivent grand nombre de gens d'esprit, nous a instruits au tribunal des animaux malades, de la facilité avec laquelle on reproche la moindre peccadille au pauvre et au faible, et de la facilité non moins grande avec laquelle on excuse et pallie les vices et les crimes des puissants. Le lion croque à belles dents et se fait applaudir ; il fait même crier haro ! sur le baudet, qui n'a fait que tondre « dans un pré la largeur de sa langue, » et ce encore, « dans un pré de moines ! » Nous avons vu ici les exploits de bien des lionceaux qui, après avoir satisfait dans le pays plusieurs des appétits d'un cœur qui n'était pas la pureté ni la justice mêmes, sont allés sur d'autres terres s'efforcer de faire croire à leur mérite, en accusant avec une déplorable malveillance ceux que très-souvent ils avaient des raisons toutes particulières de mieux apprécier.

Je regretterais tout ce que je dis ici, si cela devait être regardé comme un manque de considération ou de respect pour les autres parties de notre population. Tels ne sont pas mes sentiments ; par goût comme par habitude, j'aime beaucoup mieux voir ce qu'il y a de bon dans mes semblables, que d'essayer de grossir le bilan des faiblesses et des misères, toujours trop nombreuses, dont tous les hommes sont susceptibles. Je reconnais volontiers les excellentes qualités des métis anglais ; seulement, je voudrais que leurs panégyristes reconnussent aussi les qualités de nos métis canadiens, qualités qui peuvent différer de celles de leurs compatriotes, mais qui ne sont ni moins nombreuses ni moins recommandables.

### § 3. — Les sauvages.

Sous le nom de *sauvages*, on désigne en Canada toutes les tribus aborigènes du nord de l'Amérique. Les Anglais les appellent *Indians*, et partout on les reconnaît sous l'appellation de *Peaux-Rouges*. Sans entrer dans l'examen du plus ou moins de justesse de ces différents noms, nous désignerons sous le nom de *sauvages* tous les naturels du département du Nord; non pas que tous soient d'un caractère barbare, féroce ou sauvage, mais bien parce qu'il y a quelque chose de sauvage dans leur genre de vie, ou par opposition au titre de *civilisés* donné aux nations qui pratiquent une religion, vivent sous une forme de gouvernement, obéissent à des lois et se livrent aux arts et à l'industrie.

Il n'y a encore qu'un demi-siècle, les sauvages du département du Nord n'avaient aucune notion du christianisme, pas même de culte défini ou régulier; encore aujourd'hui à peu près tous, chrétiens ou infidèles, ont conservé leurs habitudes sociales. La chasse et la pêche, à de très-rares exceptions près, constituent leur unique ressource comme leur occupation exclusive. Le sauvage est non-seulement nomade, mais même errant et aventurier. Point de maison, en général pas même de demeure fixe; des tentes de peaux (loges), des cabanes d'écorces ou de branches d'arbres, voire même de neige et de glace, souvent la grande cabane du bon Dieu, qui n'a de dôme que la voûte étoilée ou nébuleuse. Voilà l'habitation du sauvage, qu'il déplace quand bon lui semble. Quelques familles vivent isolées, d'autres se réunissent par camps plus ou moins considérables, suivant les chances de la pêche ou de la chasse.

Quoique en général les sauvages n'aient aucune espèce de gouvernement, aucun code de lois, cependant chez quelques tribus, chez celles surtout qui font encore la guerre, il y a un certain ascendant exercé par des chefs, dont l'autorité est bien limitée, à moins que ces chefs, à force de payer d'audace, ne finissent par inspirer la crainte à leurs frères. Une supériorité véritable, une plus grande habileté et parfois une bonté plus grande aussi ont groupé autour de quelques individus une famille nombreuse accrue d'un certain nombre d'amis ; et là l'autorité patriarcale de l'homme mûr ou du vieillard s'exerce avec une certaine assurance.

Les sauvages du département du Nord voyagent beaucoup, mieux vaudrait dire qu'ils voyagent constamment. Avant l'établissement des nombreux comptoirs qui couvrent aujourd'hui le pays, ils entreprenaient souvent des voyages de plus de 1 000 lieues pour aller changer quelques fourrures avec les traiteurs européens et canadiens. Ces longs voyages, d'ordinaire, se faisaient en canots d'écorce de bouleau. Les comptoirs sont partout tellement multipliés maintenant, qu'il n'est plus nécessaire d'aller si loin pour faire ces échanges, et pourtant les sauvages continuent à voyager. Le léger canot d'écorce facilite ces pérégrinations dans la partie du pays couverte de forêts et que sillonnent des cours d'eau et des lacs nombreux. Dans les prairies, les sauvages possèdent des chevaux et s'en servent pour traverser des plaines immenses. En hiver, les chiens remplacent le canot et, en tout temps, ils aident le cheval pour le transport des bagages et des provisions. Les sauvages des prairies surtout ont un singulier mode d'utiliser leurs chevaux et leurs chiens pour les transports. Deux longues perches sont fixées par une de leurs extrémités sur le dos de l'animal, où elles se croisent et où elles sont retenues par des courroies qui

remplacent les harnais; les deux autres extrémités des perches traînent sur le sol en s'écartant plus ou moins suivant leur longueur; c'est sur cette dernière partie que sont déposés les bagages, qui s'y soutiennent au moyen des courroies ou des peaux de buffle fixées aux deux perches. Quand il y a des infirmes ou des malades dans la famille, on a recours à ce moyen de transport, et des personnes qui en ont fait l'expérience m'ont assuré que les secousses y sont aussi douces que dans les voitures suspendues.

Les sauvages ne sont pas riches; assez souvent, la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. Les trésors en espèces sont inconnus, puisque dans toute l'étendue du département du Nord, à l'exception de la colonie de la rivière Rouge, l'argent n'a point cours; la valeur et l'usage en sont ignorés des sauvages. Des fourrures, des provisions, fruits de la chasse et de la pêche, voilà seulement ce qui peut les enrichir. En échange, ils reçoivent quelques vêtements et quelques ustensiles de fabrique anglaise ou américaine qui constituent tout leur avoir, en y ajoutant pour les sauvages des prairies quelques chevaux, et pour tous quelques chiens. Chez les sauvages, l'abondance venant à manquer fait place à la plus extrême pauvreté. Des tribus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances journalières, et toutes les tribus manquent dans un temps ou un autre des choses les plus essentielles à la vie; aussi, il est étonnant de voir jusqu'à quel point ces infortunés portent l'exercice de la privation. Être trois ou quatre jours sans le moindre aliment, leur paraît chose toute simple et naturelle; très-souvent ces privations extrêmes se prolongent jusqu'à sept ou huit jours. Ajoutons à cela une demi-nudité au milieu des rigueurs de notre affreux

climat, et on aura une faible idée des épreuves physiques de ces pauvres peuplades. J'ai dit que la femme porte quelquefois sur son dos tout l'avoir de la famille. Ces mots résument la position de la femme chez les sauvages. Je parle des sauvagesses infidèles, car la position de la sauvagesse chrétienne est bien améliorée. La première recueille dans toute leur amertume les fruits de la malédiction lancée contre la mère des humains, la seconde trouve à ses maux une compensation dans les fruits de bénédiction qui lui viennent par l'entremise de la mère des chrétiens. On dit que les Esquimaux et les Loucheux traitent leurs femmes avec un peu plus d'humanité que les autres sauvages. Je n'ai jamais vu ces tribus, mais toutes celles que j'ai vues à l'état d'infidélité m'ont forcé à considérer la femme sauvage comme l'être le plus malheureux que l'on puisse imaginer. Cette infortunée est non-seulement le porte-faix de la famille, elle en est littéralement la bête de somme. Toutes les corvées sont pour elle, et presque invariablement les plus petits adoucissements lui sont refusés. Sa position est rendue plus pénible encore par les mauvais traitements, le mépris le plus profond et l'état d'abaissement dans lequel elle est tenue. Que de fois mon cœur a été navré d'amertume, en voyant la misère profonde dont j'étais témoin ! Comme j'ai béni et remercié le bon Dieu qui, entre autres bienfaits, a donné à nos mères la position qu'elles occupent au milieu des nations chrétiennes ! Comme ils étaient ignorants et insensés ceux qui, pour blasphémer contre la religion régénératrice, rêvaient l'existence dans les forêts d'Amérique d'un peuple primitif jouissant d'un bonheur imaginaire ! Comme ces utopies, ces rêves d'imaginations en délire ou de cœurs dépravés sont loin de la triste réalité ! J'ai passé plus de la moitié de ma vie dans ces pays, et malgré le spectacle habituel de la misère, et d'une misère

quelquefois partagée avec ceux qui l'endurent, j'en suis encore à me faire la question : comment les sauvages peuvent-ils vivre?

En Europe surtout, où l'on n'a jamais vu de sauvages, on se fait sur leur compte des idées fort singulières. Pour détruire en deux mots toutes ces fausses impressions, il suffit de dire que les sauvages sont des hommes. Cette assertion, si simple en apparence, dit pourtant ce que sont ces rares infortunés, beaucoup mieux que toutes les rêveries de ceux qui en ont parlé sans les connaître. Le sauvage est un homme : d'abord dans son physique, très-souvent il est même un beau type, à l'exception pourtant d'une saillie un peu exagérée des pommettes des joues, d'un teint trop foncé ou cuivré, et de la rareté de la barbe. Plusieurs des sauvages sont des hommes magnifiques, leur taille est beaucoup au-dessus de la moyenne, surtout si on la compare avec celle des habitants de l'Europe méridionale. J'ai vu une foule d'Européens et de Canadiens tout aussi noirs que les sauvages qui ne sont pas trop exposés aux intempéries de l'air. Tous les sauvages que j'ai vus ont des yeux noirs, et cet organe, comme celui de l'ouïe, acquiert chez eux une puissance très-grande par suite de l'exercice. Je n'ai jamais eu de preuve de ce que j'ai lu sur la finesse de leur odorat. L'œil noir du sauvage est souvent plein de vivacité, d'intelligence et de malice. Chez d'autres, il y a le calme de la bonté ou l'expression mate de l'indifférence. Le sauvage est bien proportionné; si le travail industriel, qu'il ne connaît pas, n'a pas développé chez lui une grande force musculaire, l'exercice de la marche lui fait acquérir une grande agilité et une puissance étonnante pour résister aux fatigues auxquelles il est exposé. Le sauvage est un homme qui mange, boit, dort et marche. Qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit, tout comme il se passe de nour-

riture au besoin; qui boit trop souvent avec excès, surtout l'*eau de feu*. Beaucoup de civilisés, des pays froids surtout, savent très-bien que cette disposition est un trait caractéristique de l'infirmité humaine. Il dort, cet homme sauvage; il dort comme les autres paresseux, le jour, la nuit, quand il n'a rien qui l'occupe, puis aussi, il veille plus que qui que ce soit que je connaisse. Il marche, ce bipède aux jambes un peu croches, aux pieds tournés en dedans par habitude, et il marche comme un véritable chien de chasse. Il court même, et cela au point d'atteindre les cerfs dans les déserts et au milieu des forêts. Le sauvage est un homme, il naît dans les pleurs, grandit au milieu des larmes ou des rires; vieillit quelquefois quand l'excès de la privation n'a pas ruiné avant le temps un tempérament doué par nature de tout ce qui peut assurer la longévité! Soumettez ce sauvage aux nombreuses influences auxquelles sont soumis les hommes des pays civilisés; qu'il accepte les raffinements des tailleurs, parfumeurs et coiffeurs, et vous aurez un élégant, souvent plus élégant que la plupart de ceux qui se prévalent le plus de ce titre. Voilà pour l'homme physique.

J'ajoute, le sauvage est un homme intelligent, et en le disant je pense au sourire dédaigneux que cette assertion peut faire courir sur certaines lèvres; et pourtant j'ai des raisons pour la formuler. Le sauvage est un homme intelligent, et j'en donne pour preuve la langue qu'il parle, les pensées qui l'occupent, les sentiments qui l'animent. Chaque nation parle une langue différente de toutes les langues européennes, différente (à l'exception de celle des Esquimaux) des idiomes asiatiques ou africains, différente même de celles parlées par les autres tribus américaines. Toutes les familles ou nations sauvages, même du département du Nord, ont des dialectes distincts, aussi distincts entre eux que le fran-

çais l'est du chinois ou l'anglais de l'hindou. Ces dialectes ne sont pas que des sons inarticulés, comme on n'a pas craint de l'affirmer ; ce ne sont pas des débris tronqués, inintelligibles ou insignifiants ; non, ce sont au contraire des idiomes véritables, exprimant toutes les idées qui se trouvent dans la tête, tous les sentiments qui sont au cœur de ceux qui les parlent. Ces idiomes versent dans votre âme, vous étrangers qui les comprenez, tout ce qu'il y a dans l'âme de ce pauvre enfant des bois, auquel vous refusez peut-être l'honneur d'être votre semblable, tout comme ils sont l'interprète fidèle de ce que vous voulez lui communiquer. Et ces langues diverses, qui les a faites? qui les conserve, qui fait que toute une nation les parle avec une perfection que l'on ne trouve pas dans la manière dont les peuples civilisés parlent les leurs ? Sans grammaire, sans dictionnaire, sans monuments écrits de quelque nature que ce soit, le père redit à son fils les accents qu'il a recueillis sur les lèvres de l'auteur de ses jours, et le petit enfant qui ne sait d'abord que pleurer commence peu à peu à balbutier quelques mots, à dire : « Mon père, ma mère. » Plus tard, une phrase mal articulée provoque le rire affectueux de toute la famille ; enfin la connaissance de cette phrase se complète, puis c'est une autre, jusqu'à ce que l'âge mûr perfectionne cet art par excellence de la parole, pour que celui qui l'a acquis le transmette à ses descendants.

Le sauvage est un homme intelligent ; l'esprit de l'homme, quelle que soit sa portée, ne s'exerce pas d'ordinaire en dehors de ce qui le préoccupe, de ce qui nourrit ou excite son activité. Que de belles et nobles intelligences sont restées enveloppées dans les ombres d'une condition obscure, tandis que des médiocrités ont au contraire pris leur essor, grâce aux circonstances. Cette différence que l'on remarque si souvent entre les hommes d'une même

nation, entre les membres d'une même famille, est-il étonnant de la rencontrer entre certaines nations et certaines autres? Certainement, le cadre des connaissances du pauvre sauvage est bien limité ; aussi ne faut-il pas s'attendre à voir son intelligence s'exercer sur un grand nombre d'objets ; pourtant il suffit de la voir se débattre dans ce cadre étroit pour se convaincre que lui aussi est un être intelligent. Le sauvage voit, examine, compare, juge, modifie ; il se souvient, il prévoit, il apprend, il oublie. L'idiotisme est rare chez les sauvages, l'esprit y est commun. Ils se moquent, rient, s'amusent à vos dépens, non comme font les singes, mais comme les mieux doués des railleurs. Les occupations ordinaires du sauvage, quelque restreintes qu'elles soient, prouvent son intelligence.

Un certain prédicant se trouvait un jour au milieu d'une tribu peu disposée à l'écouter. L'orateur, s'apercevant que ses exhortations faisaient peu d'impression, eut recours à un coup de théâtre. Il saisit sa montre et la présentant aux sauvages, il les invita à en admirer le mécanisme et à en conclure la supériorité des hommes civilisés sur ceux qui l'écoutaient, le tout assez maladroitement pour froisser la susceptibilité et l'orgueil des sauvages. Après un instant de silence, et pendant que l'orateur promenait un regard de mépris sur ceux qu'il croyait voir complétement convaincus de sa supériorité, le chef prit la parole : « C'est vrai, c'est vrai, dit-il, vous avez de l'esprit, vous autres civilisés ; nous, nous sommes bêtes ; tu nous montres ton soleil artificiel, est-ce toi qui l'as fait? — Non, dit l'interlocuteur. — Oh! oh ! ce n'est pas toi qui l'as fait, et tu nous le montres pour nous prouver que tu as de l'esprit ! Je suis bête ; cependant écoute-moi, je ne parlerai pas longtemps, parce que tu parais nous mépriser trop. Voici mon arc et mes flèches : c'est

moi qui les ai faits ; voici mon fusil qui, comme ton soleil artificiel, a été fait par des hommes de ton pays. Vous autres, vous avez de l'esprit, vous savez tout faire, et vous devez au moins savoir vous en servir ; prends ce fusil et cette poudre, moi je garderai mon arc et mes flèches ; partons tous deux pour la forêt ; nous reviendrons tous deux à la prochaine lune, et tu nous diras alors si tu as beaucoup plus d'esprit que les sauvages. » Cet argument, pour n'être pas de la plus stricte logique, suffit, on le comprend assez, pour arracher un violent éclat de rire à toute la bande et jeter dans la confusion le maladroit orateur, qui savait bien que si les sauvages ont tant à apprendre des civilisés, ils ont bien des choses à leur montrer dans leur genre de vie.

L'homme du désert, si ignorant quand il n'a pas de maître, apprend avec une grande facilité sous le premier maître qui se présente. Nous avons des livres écrits en caractères syllabiques ; je connais un sauvage qui a appris à lire dans un jour, et plusieurs l'ont fait en trois jours. Depuis près d'un quart de siècle, je suis au milieu des sauvages, et j'en suis toujours à la conviction qu'ils ont autant d'intelligence que la portion non cultivée des peuples les plus distingués sous le rapport intellectuel. Mais, dira-t-on peut-être, si vraiment les Peaux-Rouges sont intelligents, comment expliquer leur position ? Comment se fait-il qu'à notre époque surtout, au milieu des lumières qui, par leur éclat, semblent vouloir aveugler les autres peuples, comment se fait-il qu'ils connaissent si peu ? Nous avons des chemins de fer, et eux vont à la raquette ; nous avons des télégraphes sous-marins, et eux n'ont pas même l'idée d'un bureau de poste. Nous avons des canons rayés, des fusils à aiguille ou des chassepots, nous pouvons tuer à des distances énormes ; eux sont encore au système primitif en fait de destruc-

tion de leurs semblables : ils n'ont que des lances, des carquois, des arcs, des flèches, ils ne peuvent tuer que de près ; nous avons des vaisseaux blindés, et ils n'ont que des canots d'écorce. Nous lisons tous les secrets du ciel visible, et eux ne connaissent que quelques constellations ; nous calculons tous les âges et toutes les couches de la terre, et eux ne connaissent que les animaux qui l'habitent. En un mot, nous sommes les grandes, les puissantes et les savantes nations de l'époque, et eux ne sont que les pauvres et ignorants sauvages de la forêt et de la prairie ! Comment cela ? La réponse à cette importante et grave question est sans doute dans les secrets de Dieu. Mais ce Dieu, infiniment bon, ne semble-t-il pas avoir voulu nous donner une leçon utile, en nous montrant la non-omnipotence de la raison humaine livrée à elle-même ? Les races sauvages sont comme les autres races, animées par ce souffle de vie qui a placé les enfants d'Adam parmi les êtres intelligents. Cette intelligence, si on le veut, est comme à l'état latent, et laisse passer des siècles sans éclairer ceux qui la possèdent des rayons qu'elle fait briller ailleurs, sans tirer ces infortunés de l'ornière profonde où ils sont tombés, sans les ramener au point d'où ils sont partis. Donc cette raison humaine, livrée à elle-même, est impuissante et stérile ; donc elle ne te suffit pas, ô insensé ! qui voudrais rejeter la raison suprême.

Le sauvage est un homme, et j'en ai la preuve dans son caractère moral. L'intelligence de l'homme, servie par des organes, se soumet trop souvent à leur empire tyrannique, comme aussi elle sait parfois s'en affranchir. Le sauvage, comme l'homme civilisé, s'élève au-dessus des sens quand, en se faisant chrétien, il accepte cette morale sublime que repoussent les partisans de la morale indépendante. Comme il est doux, comme il est consolant de

voir cette soumission du sauvage, courbant son front indompté sous le joug de l'Evangile! Oui, le sauvage est un homme qui trouve dans la doctrine divine de quoi éclairer son intelligence jusque-là si obscure, et dans les célestes enseignements de quoi remplir le vide de son cœur. Que de fois j'ai été profondément touché, que de douces larmes j'ai répandues, en voyant l'action de la grâce sur ces infortunés orphelins du bonheur, qu'elle façonne pour la félicité! Oui, le sauvage est un homme, un homme capable de faire dominer en lui l'homme spirituel, capable de sentir et de goûter les choses de Dieu. Si le caractère moral du sauvage qui se convertit au christianisme, si ce caractère ne vous prouve pas assez qu'il est homme, ô vous! qui ne craignez pas de rejeter l'enseignement divin, contemplez le sauvage infidèle, et sa dégradation vous prouvera qu'il est de la même espèce que ceux qui le repoussent; homme, comme tous ceux qui ignorent Dieu ou le méconnaissent, comme tous ceux qui ne veulent pas de l'Evangile ni de sa morale; homme, comme tous les esclaves des sens et de la nature; homme, comme tous les orgueilleux, les homicides, les voleurs; homme, comme tous les imposteurs qui abusent de tout pour se satisfaire. Oh! oui, le Peau-Rouge infidèle prouve qu'il est homme, comme la race blanche infidèle!

Les sauvages du département du Nord, avant même l'arrivée des Missionnaires parmi eux, avaient tous quelques notions religieuses, voire même quelques traditions bibliques, faciles à distinguer au milieu du grossier encadrement de folies et de superstitions qui les enveloppe. Tous les sauvages reconnaissent un être quelconque, supérieur aux autres, auquel ils donnent différents noms. Le culte de cet être est souvent nul et toujours bien mal défini; quelques-uns rendent le culte le plus éclatant au soleil; d'autres, tout en reconnaissant l'esprit bon, ser-

vent et honorent de préférence l'esprit méchant, parce qu'ils le redoutent. Presque tous croient à une espèce de polythéisme grossier ; ils adressent leurs supplications à tous les êtres de la nature, à tous ceux surtout qui revêtent une forme singulière ou extraordinaire. D'infâmes et absurdes superstitions captivent ces pauvres peuples, et sont souvent un obstable à leur conversion. Les jongleurs ou sorciers, qui sont d'ordinaire les médecins, s'attribuent une puissance surnaturelle qui leur permet d'exercer un grand ascendant sur leurs compatriotes, et comme ces personnages trouvent ainsi un moyen de vivre et de servir leurs sordides passions, ils sont intéressés à ne point abandonner leur art et à combattre tout ce qui, en diminuant leur influence, nuirait à leurs intérêts.

Quant à la valeur réelle de ces jongleries, il m'est bien difficile, non-seulement de formuler, mais même de me former à moi-même une opinion certaine à ce sujet. Nul doute que le plus souvent ce n'est qu'une supercherie adroite ; d'autres fois, je serais tenté de croire à une intervention diabolique. D'ordinaire, ces sorciers ou *hommes de médecine* sont, de beaucoup, les plus mauvais de la nation, et l'esprit méchant, si Dieu le lui permet, trouverait son compte à les assister. Je n'ai jamais pu être témoin de ces magies. Une légitime curiosité à cet égard était excitée par la nature des faits racontés, et aussi, je dois l'avouer, par le caractère d'hommes sérieux et intelligents qui me disaient avoir été témoins oculaires de ces merveilles. Souvent j'ai demandé à voir ces tours de force des sorciers, et les acteurs s'y sont refusés, assurant eux-mêmes qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de l'*homme de la prière*, ou même auprès d'un objet pieux, comme le livre des saintes Ecritures, une croix, un chapelet, etc., etc.

De qui descendent les sauvages ? Je viens de le dire,

ce sont des hommes, donc ils descendent d'Adam. J'ajouterai : Noé fut leur aïeul, Sem leur père, car la race rouge ou américaine se rattache à la race mongole, dont elle diffère moins que les races issues des trois fils de Noé ne diffèrent entre elles. La question de la possibilité de peupler l'Amérique par des émigrations de l'Asie, ou même du nord de l'Europe n'est plus un problème. Tout le monde sait combien la chose est facile, même en supposant qu'à l'époque de ces pérégrinations les voyageurs n'auraient pas eu d'autres facilités que celles qu'ils possèdent aujourd'hui. Cette dernière supposition n'est point probable : pour ma part, je suis convaincu que les sauvages ont été plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant, qu'ils se sont abaissés par l'oubli des traditions qui les reliaient à Dieu, tout comme ils se relèveront en acceptant l'enseignement qui les rapproche de leur auteur et de leur fin. Puisse leur position servir de leçon à ceux qui voudraient atténuer, pour les détruire ensuite, les préceptes du divin Réparateur ! Que deviendrait l'humanité si elle se faisait athée, si elle se faisait matérialiste? Elle deviendrait sauvage, et sauvage de la pire espèce. Comme ils sont coupables ceux qui s'efforcent de la conduire à ces monstruosités par des voies directes, quoiqu'on les colore d'un nom moins odieux. Le pauvre sauvage n'a jamais été assez insensé pour prononcer la déchéance de l'Être suprême ; il n'a jamais été assez méchant pour revendiquer l'égalité avec la brute, et pourtant il est descendu assez bas en ne conservant que les notions vagues et indéfinies qui l'ont arrêté sur le bord de ces deux abîmes. Que deviendront les nations dont un certain nombre ne paraissent pas craindre de descendre dans ces horribles profondeurs ?

Quand ces hommes ont-ils émigré en Amérique ? La solution de cette question serait, sans doute, extrêmement

intéressante, mais je crois bien que ce n'est pas ici qu'on la trouvera. Je pense même qu'on ne la trouvera jamais. Nos sauvages du département du Nord sont tous sans chroniques, sans annales, sans monument écrit, sans monument d'un ordre ou d'un genre quelconque. Tous ignorent ou ignoraient à notre arrivée jusqu'à leur âge et celui de leurs enfants. Les traditions orales ne semblent bien définies que lorsqu'elles ne remontent pas au delà de l'aïeul de celui qui les raconte ; en sorte que l'on comprend facilement que les recherches archéologiques ne sont pas faciles. La science chronologique, souvent si difficile à établir parmi des peuples qui ont joui d'une certaine civilisation, est tout à fait nulle et impossible ici. Nous ne tenterons donc pas même le moindre essai à cet égard.

Après avoir donné cet aperçu si succinct des sauvages en général, il nous semble naturel d'en faire l'énumération. Le département du Nord possède des sauvages de cinq familles différentes ; différentes surtout par la langue. Aucun de leurs idiomes n'a la moindre analogie avec les quatre autres ; d'autres différences caractérisent ces cinq familles et aident à les classer à part, tout comme la ressemblance de langage nous fait ranger dans le même groupe des tribus qui sembleraient différentes à d'autres points de vue. Ces cinq familles sont : 1° la famille des Algonquins ; 2° celle des Assiniboines ou Sioux ; 3° celle des Pieds-Noirs ; 4° celle des Tchippeweyans ; 5° enfin celle des Esquimaux.

### 1° FAMILLE DES ALGONQUINS.

Nous donnons ce nom aux différentes nations ou tribus dont le dialecte a une telle affinité avec celui des Algonquins du Canada, qu'il est impossible de ne pas leur as-

signer une origine commune. La race algonquine occupe, à l'exclusion de toutes les autres, les districts de Norway-House, du lac La Pluie, de la rivière Rouge, de Cumberland et de la rivière du Cygne, puis on les trouve encore en majorité dans le district de la Siskatchewan. Les Esquimaux de la presqu'île de Melvill sont les seuls qui leur disputent la possession du district d'York. Des Algonquins en assez grand nombre sont aussi dans le district de la rivière aux Anglais ; quelques familles isolées ont pénétré jusqu'à Athabaskaw, en sorte qu'il n'y a que le district de la rivière Mackenzie qui n'en possède point. Si on joint à cette immense étendue de terrain celui que les différentes branches de la famille algonquine occupaient au Canada, on se convaincra facilement que ce groupe de sauvages est un des plus étendus de toute l'Amérique septentrionale.

Dans le département du Nord, cette race ne compte pas plus de 30000 âmes. La tradition nous apprend qu'elle a été autrefois bien plus nombreuse. Les guerres, la famine et surtout l'épouvantable destruction causée par la petite vérole l'ont réduite à son chiffre actuel. Mes observations personnelles, depuis que je suis dans le pays, me convainquent d'une espèce de stagnation numérique. La famille algonquine se compose ici de trois nations, qui sont : les Saulteux, les Maskégons et les Cris.

Les Saulteux occupent, dans le département du Nord, une zone de 3 à 4 degrés de hauteur au nord du 49e parallèle, et s'étendent, depuis la limite occidentale du Canada jusqu'à la partie orientale du district de la rivière Siskatchewan. Les Maskégons habitent au nord du terrain occupé par les Saulteux, jusque sur les bords de la baie d'Hudson. Les Cris, qui en tout semblent tenir le milieu entre les Saulteux et les Maskégons, se trouvent surtout sur le prolongement du centre des terres de leurs deux

nations sœurs, jusqu'auprès des montagnes Rocheuses. Cette dernière a une largeur moyenne d'environ 5 degrés.

1° *Les Saulteux.* — Les Saulteux sont une race fière, orgueilleuse, superstitieuse à l'excès, et, par suite de ces dispositions, difficile à dompter. De tous nos sauvages, ce sont ceux qui ont eu le plus de facilité de s'instruire des vérités de la religion, et ce sont précisément ceux qui en ont le moins profité, et qui comptent le plus petit nombre de chrétiens. La chose est d'autant plus étonnante qu'ils devraient naturellement subir une salutaire influence de la part de leurs frères du Canada, qui sont tous chrétiens. A la rivière Rouge, même au milieu des églises et des moyens de salut, le plus grand nombre des Saulteux restent infidèles. Ils traînent leur indolente et misérable vie dans leurs pauvres huttes d'écorce ; ils conservent toutes leurs habitudes primitives : ils se tatouent, se livrent à leurs ridicules et souvent cruelles superstitions, tout comme s'ils n'en avaient jamais entendu démontrer la folie. En retour, ceux qui embrassent la religion dans l'âge mûr s'attachent à leur foi avec une grande constance et fermeté. Malheureusement plusieurs enfants baptisés dans des circonstances particulières ont dû demeurer ou retourner avec leurs parents infidèles et sont redevenus infidèles comme eux.

Les Saulteux sont généralement de beaux hommes ; presque tous ont malheureusement une très-forte inclination pour les boissons enivrantes, ce qui est une des causes de leur endurcissement. Les chants de guerre les électrisent encore, et souvent au milieu des jeûnes et des privations ils entreprennent à pied des voyages de plusieurs centaines de milles, pour aller surprendre et scalper un ennemi le plus souvent sans défense, et revenir triomphalement danser l'horrible danse et hurler le hideux chant de *la Chevelure*. Je ne vois point pourquoi

la colonie de la rivière Rouge accepte d'être témoin de ces horreurs, l'absence de toute force régulière peut seule expliquer cette trop patiente tolérance. Ceux d'entre les Saulteux qui ont été élevés parmi nos métis, et il y en a un certain nombre, ne paraissent pas partager les dispositions de leurs compatriotes, preuve que toutes ces misères tiennent plus aux circonstances et aux préjugés de leur éducation qu'à leur caractère national. J'ai encore chez moi un jeune Saulteux d'une vingtaine d'années qui s'est fait chrétien il y a trois ans, et dont la conduite ne nous laisse rien à désirer.

Les Saulteux aiment passionnément les raçades et autres verroteries de ce genre. Ils se chargent de colliers, se fendent les oreilles pour y attacher toute une enfilade d'ornements aussi ridicules qu'incommodes : d'énormes anneaux, des chaînes grossières, de vieux rouages de montres ou de pendules, des morceaux informes de cuivre, de fer-blanc, etc., etc. Aussi leurs pauvres oreilles ressemblent assez à un bazar. Le fardeau étend les oreilles dans une proportion que plus d'un élégant n'ambitionnerait pas, et l'appendice métallique qui en complète l'énormité leur a valu parmi les Tchippeweyans le nom de *Betzarènétchay* (grandes oreilles). Joignez, comme complément de toilette, un énorme morceau de fer-blanc attaché aux narines, de longues et sales tresses de cheveux, augmentées de lambeaux d'étoffes et de fourrures, une grande quantité de plumes sur la tête, et vous aurez une idée du déploiement de prétentions vaniteuses que l'on trouve chez les Saulteux. Toutefois qu'on veuille bien me permettre de ne pas apprécier moins sévèrement d'autres ornements de tête qui, pour être d'un meilleur goût, n'ont certainement pas d'autre raison d'être que le motif qui porte le sauvage à se fatiguer d'un bagage inutile et disgracieux.

Le nom *Saulteux* vient, à nos sauvages, du saut Sainte-Marie, qui sépare le lac Supérieur du lac Huron, et d'où ils sont originaires. Bien des auteurs les désignent sous le nom de *Tchippeway*, qui est peut-être une modification du mot *Otchipwey*, nom d'une tribu de Saulteux qui habite les environs du lac Rouge. Les Cris appellent leurs frères *Nakawéiniwok*, tandis que nos modestes Saulteux se désignent sous l'appellation *Anichinabewok* (les hommes). Eût-on jamais imaginé que ces braves gens portassent la prétention jusqu'à vouloir résumer en eux l'humanité entière ?

2° *Les Maskégons.* — Ce nom est une corruption du mot *Omaskekowok* (hommes des marais). Le mot *maskeg* (maréeage) est la racine du nom que porte la tribu dont nous voulons nous occuper, et qui habite les bords de la baie d'Hudson, ainsi que les terres avoisinant les groupes de lacs où se réunissent les eaux des grands fleuves qui se rendent à la baie. La raison du nom qui leur est donné vient de ce que le pays qu'ils habitent est, en général, un terrain très-marécageux. Les Anglais ont traduit littéralement leur nom et son étymologie, en les désignant sous le nom de *Swampies*.

Les Maskégons, Algonquins comme leurs voisins et frères les Saulteux, ont un caractère bien différent ; ils sont doux, ennemis du sang, faciles à diriger et moins superstitieux. Le voisinage des grandes factoreries a apporté une notable modification à leur teint et à leur sang. Les récits des voyageurs font croire naturellement que cette circonstance n'influe pas très-favorablement sur leurs mœurs.

L'Église d'Angleterre et les méthodistes ont quelques missions parmi les Maskégons, dont un grand nombre acceptent facilement l'enseignement qui leur est offert. Outre la chasse et la pêche, les Maskégons trouvent une

ressource assez abondante dans les voyages, et sont employés dans les bateaux qui font les transports entre York et la rivière aux Brochets. Soit que ces différentes circonstances influent sur le caractère de ces sauvages, ou que ce caractère soit différent de celui des autres nations, il est certain que les Maskégons consentent plus facilement que les autres à se fixer, à se construire des maisons et à cultiver un peu la terre. Dans le voisinage de Norway-House, on voit le village de Rossville ; le bas de la rivière Rouge a son « Indian settlement of Swampies », dans lequel il y a bien un peu de tout, mais où l'on trouve surtout des Maskégons venus de différentes parties du pays.

3° *Les Cris.* — Ces sauvages sont appelés *Crees* par les Anglais, *Kinistinowok* par les Saulteux, *Enna* (étrangers) par les Montagnais, *Assenaw* par les Pieds-Noirs ; ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Neyowok* ou *Iyinuvok* (hommes). Toujours, comme on voit, la même modestie. Les Cris sont une branche de la famille algonquine. Ils semblent tenir une espèce de milieu entre les orgueilleux et indomptables Saulteux et les doux et pacifiques Maskégons. Comme pour faciliter ce rapprochement, les Cris eux-mêmes se divisent en deux tribus : les Cris des prairies, guerriers et vivant réunis dans des camps, et les Cris des bois, humbles chasseurs ou pêcheurs, vivant isolés. Ces deux tribus ont une même langue qui se confond complétement avec le maskégon et diffère considérablement du saulteux, tout en conservant avec celui-ci assez d'analogie pour prouver l'unité d'origine et permettre aux deux tribus de se comprendre, du moins un peu, dès le premier abord. La langue crise est belle, riche et peut-être la plus facile de toutes les langues sauvages. Les Cris des prairies la parlent avec beaucoup de pureté et même d'élégance. Les Cris des bois perdent un peu de cette pureté, en empruntant quelque chose aux Maské-

gons. Dans certaines localités, quelques familles ont introduit dans le langage des mots et des consonnes que la langue primitive n'admet pas. La lettre *r*, par exemple, ne se trouve pas dans la langue crise, et pourtant les Cris d'Athabaskaw en acceptent la rude consonnance à la place de l'*y*, pourtant si euphonique.

Voici un tableau comparatif des modifications que le pronom personnel subit dans les différentes branches de la famille algonquine du département du Nord :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Français. . . . . . . . . . . . | Moi. | Toi. | Lui. |
| Saulteux. . . . . . . . . . . . | Nin. | Kin. | Win. |
| Maskégons. . . . . . . . . . . | Nina. | Kina. | Wiya. |
| Cris proprement dits. . . . . . . | Niya. | Kiya. | Wiya. |
| Certains Cris d'Athabaskaw. . . . | Nira. | Kira | Wira. |
| Certains Cris de l'Ile à la Crosse. . | Nila. | Kila. | Wila. |
| Presque tous les Cris des bois. . . | Nitha. | Kitha. | Witha. |

Le *th* se prononce comme le *th* anglais.

Il y a une série très-considérable de mots où l'on trouve ces modifications d'une façon très-régulière, en sorte que quand on a saisi la clef de cette difficulté, la difficulté disparaît.

Les Cris des prairies vivent en assez gros camps, et principalement de la chasse du buffle. Ils sont en guerre avec leurs voisins les Pieds-Noirs. Les Cris des bois au contraire croient avec raison qu'il est beaucoup plus sage de ne point se tuer. Les uns et les autres sont généralement hospitaliers, gais, vifs, spirituels : leur grand plaisir est de faire festin et d'y inviter tout le monde. La chair de chien est un mets requis pour les grandes circonstances. Il est difficile d'imaginer l'imprévoyance de ces pauvres enfants du désert, et le peu de soin qu'ils prennent de ce qu'ils possèdent. Aussi il leur arrive souvent de souffrir, même dans des circonstances où d'autres sauvages, tels que les Montagnais par exemple, s'assure-

raient de l'abondance. Les Cris des prairies habitent des loges ou tentes de cuir, tandis que ceux des bois se contentent souvent, comme les Maskégons et les Saulteux, de tentes ou cabanes d'écorce de bouleau, plus légères à transporter, mais aussi moins confortables, si tant est qu'on puisse chercher du confort dans une loge de sauvage. Les Cris sont un peu moins superstitieux que les Saulteux, aussi leur conversion est plus facile. A l'état d'infidélité ils sont, comme les Saulteux et les Maskégons, d'une lascivité révoltante.

### 2° FAMILLE DES ASSINIBOINES.

La seconde famille sauvage du département du Nord est celle des Assiniboines, branche de la redoutable race des Sioux, dont ils parlent la langue, et avec lesquels pourtant ils sont en guerre acharnée. Les Sioux sont désignés par les Saulteux, leurs voisins immédiats au nord et ennemis traditionnels, par le mot *pwan*, pluriel *pwannak*, du mot saulteux *pwan*, qui signifie dans le langage de nos voyageurs : *apalath* (morceau de viande rôti devant le feu). Cette étymologie a peut-être son origine dans l'horrible coutume où sont encore quelques Saulteux de faire rôtir et de manger de la chair de Sioux, quand ils en tuent à la guerre. Le mot *Saulteux* a été adopté par les Cris, qui l'ont modifié pour en faire le mot *Pwatak ;* de là le mot *Assinipwatak*, Sioux des pierres (*Assini*) ou Sioux de la montagne ; de là le mot francisé *Assinipoëls*, donné à cette nation par les premiers explorateurs, mot modifié depuis en celui d'*Assiniboine*, usité généralement. Les Anglais s'en servent aussi, quoique souvent ils donnent le nom de *Stonies* à cette tribu de Sioux. Les Assiniboines, comme les Cris, forment deux tribus parlant la même langue et désignées aussi sous les noms *Assiniboines des prairies*

et *Assiniboines des bois*. Ces derniers sont un peuple bon, doux, mais excessivement pauvre et portant sur leurs chétives personnes le cachet de la misère profonde et habituelle dans laquelle ils vivent. Les Assiniboines des prairies au contraire sont de grands et vigoureux gaillards et de francs coquins ; c'est pourquoi on dit proverbialement : « Voleur comme un Assiniboine. » Ils s'unissent avec les Saulteux pour combattre les Sioux, et avec les Cris des prairies pour donner la chasse aux Pieds-Noirs. Les cruautés des guerres des sauvages sont assez connues pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler. Un peu de réflexion fait avouer que ces cruautés se retrouvent malheureusement aussi sur certaines pages de l'histoire des peuples même les plus civilisés, tant il est vrai que les vices de l'homme sont partout et toujours les mêmes. Sans être aussi pauvres que leurs frères des bois, les Assiniboines des prairies ont le talent, malgré leurs rapines, d'être toujours les plus dénués de tous les sauvages qui vivent de la chasse du bison ; aussi il est difficile de croire et même d'imaginer jusqu'à quel point ils s'habituent à la souffrance. Il n'est pas rare, pendant les plus grands froids de l'hiver et au milieu des plus violentes tempêtes, de voir un Assiniboine à cheval, n'ayant pour se protéger le buste nu qu'une peau de buffle jetée sur les épaules sans la moindre attache pour la fixer, tandis que le reste de la toilette est en parfaite harmonie avec cette première pièce. Après avoir vécu de longues années en pays sauvage, et avoir été exposé par conséquent bien des fois aux épreuves de notre climat, j'en suis encore à me faire la question : Comment est-il possible que ces sauvages ne périssent pas tous ?

Les Assiniboines, indubitablement, unis autrefois avec les Sioux, en ont été repoussés depuis, ce qui les a forcés à chercher un refuge sur les terres des Algonquins de

l'Ouest, et ils sont là, mêlés avec les différentes tribus de cette famille, occupant sur ces terres une étroite diagonale, qui s'étend depuis la rivière à la Souris jusqu'au haut de la rivière Athabaskaw. Les Assiniboines des bois fréquentent la mission du lac Sainte-Anne. Plus au sud, les méthodistes ont aussi un établissement sur le lac des Tourtes (Pigeon Lake). L'esprit de superstition et la passion du vol sont tels chez les Assiniboines de la prairie, que quelques-uns vont jusqu'à se couper les phalanges des doigts pour obtenir du succès dans leurs brigandages.

Comme en parlant de la rivière Rouge, il a souvent été question des redoutables Sioux, on s'étonnera peut-être qu'énumérant les sauvages du département du Nord, je ne fasse guère mention de cette farouche et cruelle nation. La raison en est toute simple : c'est que les Sioux n'habitent pas les possessions britanniques. Autrefois une tribu de cette nation, connue sous le nom de *Sioux en canots*, venait faire des expéditions sur nos terres ; c'est une de ces bandes qui massacra le P. ANNAUX, le jeune DE LA VERANDRYE et ses hommes. Depuis longtemps nous n'avons pas de Sioux si ce n'est comme visiteurs. Les horribles boucheries commises par ces malheureux dans le Minnesota, en 1862, les firent fuir devant le juste châtiment que leur réservaient les Américains. C'est alors que des bandes de ces sauvages, connaissant les lois internationales, vinrent de temps en temps jusqu'à la colonie d'Assiniboia, où l'on dut même leur procurer quelques aliments pour les empêcher de mourir de faim. Au demeurant, ces cruels assassins ne sont point des nôtres. Nous avons assez de misères et de responsabilités sans nous occuper de celle-là. Leur propre histoire et les hauts faits de leurs frères les Assiniboines ne nous inspirent pas un vif désir de les posséder ; nous avons assez des derniers, qui, d'après ce que nous avons dit plus haut, habi-

tent dans les districts de la rivière du Cygne et de la rivière Siskatchewan, et qui sont au nombre de trois à quatre mille.

3° FAMILLE DES PIEDS-NOIRS.

A l'ouest des terres des Cris des prairies et au sud de la Siskatchewan, dans le district du même nom, se trouve la troisième famille sauvage du département du Nord; ce sont les Pieds-Noirs. Comme tous les sauvages des prairies, ils vivent en gros camps, et n'ont de ressources que la chasse du buffle et autres gibiers de ces prairies. La chasse est-elle productive, ils regorgent d'abondance; fait-elle défaut, ils languissent et souvent périssent de faim. Je n'ai jamais eu de relations particulières avec les Pieds-Noirs, mais d'après ce que l'on en dit ce peuple semble doué d'un noble caractère. Noblesse sauvage, sans doute, mais enfin quelque chose de mieux que ce que l'on trouve chez leurs voisins. Un gentilhomme anglais qui avait passé plusieurs années parmi les Pieds-Noirs parut s'étonner beaucoup un jour de ce que je ne m'enthousiasmais pas à leur sujet, tandis que lui résumait son estime pour ce peuple par l'exagération suivante : « Les Pieds-Noirs sont aux autres sau-« vages ce que les Anglais sont aux autres peuples. » Je baissai la tête en signe d'admiration et laisse à chacun de faire le commentaire qui sera le plus de son goût. Comme guerriers, les Pieds-Noirs ont une réputation avantageuse et sont redoutés jusqu'au delà des montagnes Rocheuses. Dans leurs guerres presque continuelles avec les Cris, on ne les accuse pas généralement d'être les premiers à violer les traités de paix conclus de temps à autre. Ils sont plus riches que leurs voisins, possèdent surtout plus de chevaux : ce qui excite ces derniers à des expéditions guerrières dont le but, au moins secon-

daire, est de se procurer des coursiers qu'ils enlèvent quelquefois par bandes nombreuses. Les Pieds-Noirs habitent aussi des loges ou tentes de cuir ; ces loges sont plus spacieuses et mieux entretenues que celles de nos autres sauvages. Aux jours de l'abondance, il y règne un certain luxe; luxe de poil et de cuir! Les Pieds-Noirs sont moins malpropres que les autres tribus nomades. Leurs vêtements, quoique faits de cuir, sont quelquefois riches et élégants; ils déploient même un goût exquis dans l'ornementation de ces vêtements. Le poil de porc-épic et d'orignal, le crin de leurs chevaux et surtout la chevelure de leurs ennemis leur fournissent des moyens d'ornementation qui dépassent de beaucoup ce que d'habiles fabricants pourraient croire possible avec de pareilles ressources. Les Pieds-Noirs attaqués par les Cris, à cause de leurs chevaux, vont jusque sur le territoire américain, comme au delà des montagnes Rocheuses, dans un même but de vol et de pillage. Aussi sont-ils redoutés de tous leurs voisins. Espérons que les efforts commencés il y a quelques années pour leur conversion, et qui sont déjà couronnés de quelques succès, finiront par obtenir la régénération de ce peuple, la fin par conséquent de ces guerres qui, autrement, amèneraient l'extinction de la nation elle-même.

Les Pieds-Noirs, très-peu délicats sur ce qu'un homme de cœur ferait passer avant toutes les autres délicatesses, sont pourtant excessivement jaloux; aussi un très-grand nombre de leurs femmes portent la marque très-visible des excès de la colère, et surtout de la colère jalouse de leurs maîtres impitoyables. C'est le nez de la femme qui est le point de mire ; bien des figures sont privées de cet important organe : un coup de couteau ou de dent a suffi à l'opération. Comme elle est digne, la noblesse sauvage !

Les Pieds-Noirs sont au nombre d'environ six mille; nombre qui diminue par suite de la guerre et des maladies contagieuses auxquelles ces sauvages sont plus exposés que les autres, vu leurs relations avec des tribus qui habitent un climat moins sain que le nôtre.

Les Cris désignent les diverses tribus de Pieds-Noirs sous le nom générique de *Ayatsiiyniwok* (étrangers ennemis). Les Montagnais les appellent : *Ennaslini* (mauvais Cris ou mauvais étrangers).

La nation des Pieds-Noirs se compose de trois tribus : ce sont d'abord les Pieds-Noirs proprement dits, ou *Sixika*, puis les Piéganes (Piéganew), et enfin les Gens du sang (Kena). Ces trois tribus parlent une même langue, se réunissent pour la guerre, ont des mœurs et des coutumes identiques, et pourtant maintiennent entre elles une distinction marquée. Tout ce groupe de sauvages est extrêmement avide de vengeance : il peut la retarder longtemps, mais rarement en perdre le souvenir. Sans avoir de gouvernement régulier, les Pieds-Noirs possèdent une organisation militaire mieux définie que celles des autres enfants de la prairie. Ils reconnaissent eux-mêmes sept classes de soldats, pourvue chacune d'un chef, et auxquelles sont dévolus dans une certaine proportion l'organisation du camp et le maintien de l'ordre.

Un trait caractéristique de la nation qui nous occupe, c'est le culte du soleil, culte public et solennel qui se traduit surtout par une fête au commencement du mois d'août, à laquelle toute la nation prend part. Cette fête semble assigner à ces sauvages un rapprochement plus marqué avec des peuples connus. Ce culte de l'astre du jour, assez naturel à l'homme privé de la révélation, a ses grands prêtres, ses vestales, ses temples improvisés, son feu sacré, ses joies burlesques et profanes. Le cérémonial de cette fête est très-compliqué;

les sacrifices en sont une partie essentielle ; quelques enthousiastes vont jusqu'à immoler une partie d'eux-mêmes, en se coupant les doigts. La musique vocale et instrumentale aide l'entrain, sinon la ferveur. Et quels virtuoses que ces farouches hurleurs de la prairie ! Les plus grossières et les plus ridicules des superstitions, le tout enrichi des orgueilleuses fanfaronnades des chefs, captivent ce peuple subissant l'empire d'une coutume ou d'une croyance dont il ignore et le but et l'origine.

Cette fête du soleil, *Natous*, et le culte rendu à cette brillante manifestation de la toute-puissance du soleil de justice, ont induit en erreur quelques-uns de ceux qui ont parlé des Pieds-Noirs, en leur faisant croire que cette nation ne connaît point un être suprême. Pourtant ces sauvages, comme les autres, ont une idée indéfinie de la Divinité, de l'excellence d'un être ou principe invisible. Le mot *Dieu* ne se traduit pas littéralement dans leur idiome, qui cependant permet de parler si bien de la Divinité et d'en exprimer les attributs. Par exemple ils disent : *Ispounitapi* (celui qui est en haut), et encore : *Kininon* (notre Père). Cet excellent être invisible que naturellement ils supposent en haut, au ciel, c'est bien Dieu, dont ils affirment la bonté infinie en le désignant aussi par le mot même que le Fils de l'Eternel a mis sur nos lèvres en nous enseignant à prier.

Aux trois tribus de Pieds-Noirs s'en est jointe une quatrième qui n'est pas de la même famille : la tribu des Sarcis. Ces derniers se sont identifiés avec leurs alliés, auxquels ils ressemblent par les mœurs et les habitudes, mais dont ils restent séparés par le langage. Cette dernière distinction caractéristique rattache les Sarcis à la nation des Castors qui habitent les bords de la rivière à la Paix, et qui est une branche de la famille montagnaise ou tchippeweyane, dont nous parlerons

bientôt. Les Sarcis ont perdu la douceur, l'esprit de paix et d'honnêteté qui caractérisent toutes les tribus de leur race, pour s'inspirer de l'esprit de vengeance et de vol propre à la nation avec laquelle ils se confondent maintenant. Ce déplacement d'une tribu que les guerres menacent d'éteindre bientôt complétement a quelque chose de semblable à ce qui s'est fait pour les Assiniboines, qui non-seulement ont abandonné les Sioux, leurs frères ou alliés naturels, mais qui même leur font aujourd'hui une guerre acharnée, et leur ont juré une haine implacable. L'une de ces deux scissions, celle des Sarcis, s'est opérée par une émigration vers le sud, tandis que celle des Assiniboines les a repoussés vers le nord ou nord-ouest.

Avant de nous séparer des Pieds-Noirs, disons que, contrairement aux autres sauvages du département du Nord, ils n'enterrent point leurs morts; ils les habillent avec soin, les déposent dans leurs loges, à la porte de laquelle ils immolent des chevaux, surtout si c'est un chef, afin que le défunt puisse chasser à loisir dans les prairies de l'autre monde. Il va sans dire que les bêtes fauves dévorent ces restes inanimés, laissés sans nulle garde.

### 4° FAMILLE DES TCHIPPEWEYANS OU MONTAGNAIS.

En quittant les prairies et les nations qui les habitent, on perd de vue les scènes de sang, de vol et de brigandage, pour entrer dans une région plus calme, au milieu d'un peuple différent de ceux qui viennent de fixer notre attention. La famille tchippeweyane ou montagnaise forme un contraste bien frappant avec ceux qu'elle appelle les *Grandes-Oreilles* (Saulteux), les *Mauvais-Étrangers* (Pieds-Noirs), etc. Les noms mêmes donnés

à la famille indienne dont nous voulons parler la font confondre avec d'autres auxquelles elle n'appartient certainement pas. Ainsi le nom *Montagnais* a fait croire que nos Montagnais du Nord sont frères des Montagnais qui habitent le bas du Saint-Laurent et les bords du Saguenay. Ces derniers se rattachent à la famille algouquine, dont ils parlent la langue, tandis que nos Montagnais sont une race tout à fait distincte. La douceur de caractère établit sans doute un grand rapprochement entre ces deux bandes de Montagnais, et je crois que c'est ce rapprochement qui a valu à ceux du Nord-Ouest le nom qu'ils portent. Des voyageurs qui avaient d'abord vu les Montagnais du Canada, dont ils ignoraient la langue, étant arrivés parmi ceux du Nord qu'ils ne comprenaient pas davantage, ont pu facilement croire que c'était un même peuple. Le nom *Tchippeweyan* se confond aussi quelquefois avec celui de *Tchippewey*, que les Anglais donnent toujours aux Saulteux.

Le mot *Tchippeweyan*, pluriel *Tchippewanak*, emprunté à la langue crise, a son étymologie dans les deux racines *Tchippaw* (pointu) et *Weyan* (peau, couverture, vêtement); et ce nom a été donné par les Cris aux Montagnais leurs voisins, parce que primitivement ces derniers portaient des vêtements terminés en pointe, comme font encore les Loucheux et les Esquimaux. La forme élancée des canots montagnais aurait pu aussi déterminer cette appellation qui, en lui supposant une élision, exprimerait aussi cette forme des embarcations. Quoi qu'il en soit de ces deux noms, que tout le monde confond, la famille des Denè (hommes) qui les porte, diffère considéralement des autres peuples dont nous avons déjà parlé. Les dialectes d'abord n'ont pas la moindre analogie, et les mœurs diffèrent autant que le langage. Les Montagnais sont doux, timides, lâches encore plus que les

autres sauvages. Quoique perdus à de grandes distances, dans les forêts épaisses qui les protégent, ils se croient toujours poursuivis par des ennemis, par les mauvais étrangers (Ennaslini). Jusqu'à l'arrivée des Missionnaires parmi eux, ils étaient souvent saisis de terreurs paniques et insensées, qui les faisaient courir à perte d'haleine ou à force d'aviron, et cela lors même qu'ils étaient réunis en grand nombre. Une femme, un enfant avaient cru entendre le bruit de la détente d'un fusil, ils venaient tout épouvantés en avertir leurs familles ou le camp : tout de suite, sans autre donnée, toute la bande de ces preux prenait la fuite. Ces craintes chimériques avaient sans doute une raison d'être dans le souvenir des guerres que ces sauvages ont eu autrefois à soutenir contre les nations voisines. S'ils ont été vaillants soldats, ils sont bien changés; aujourd'hui l'esprit guerrier ne domine pas chez les Montagnais. Les Cris, leurs ennemis d'autrefois et alliés d'aujourd'hui, disent cependant qu'ils étaient braves une fois l'action engagée. Ce qui, en définitive, met leur courage à peu de chose près au niveau de celui de bien d'autres qui passent pour braves.

Les Montagnais n'avaient pas peur seulement des vivants, mais aussi des morts. Au décès de quelqu'un, ils tiraient force coups de fusil pour apaiser les mânes irrités, se hâtaient d'enfouir le cadavre dans la terre, partaient de suite et évitaient autant que possible de revoir cet endroit qu'ils regardaient comme fatal.—Je voyageais avec deux Montagnais infidèles; le mauvais temps nous força de demeurer un jour entier auprès d'un lieu de sépulture. A midi, un de mes compagnons est saisi d'une fièvre brûlante. Sa figure s'enflamme, son pouls bat violemment, sa respiration est gênée, il soupire, souffle, s'agite. Je le crois bien malade, et il l'était de fait. Le lendemain nous partons. Je change de rôle avec mon

homme; je l'installe chaudement dans mes couvertures, au milieu de mon canot, et prenant son aviron je rame de toutes mes forces pour hâter notre arrivée au prochain établissement sur notre route. A peine éloignés du rivage, je m'aperçois que la respiration de mon malade est plus facile, son agitation se calme, bientôt il demande à manger; quelques heures après, il était parfaitement rétabli, m'avouant que la peur des morts avait seule causé son mal. Les Montagnais infidèles se livraient à une douleur extravagante, ils pleuraient, ils hurlaient même, brûlaient, détruisaient tout ce qu'ils possédaient; couverts d'un misérable haillon qu'ils devaient à la charité d'autrui, ils demeuraient une année entière sans chasser, attendant leur subsistance du sentiment de compassion que leur état pitoyable pouvait inspirer aux autres. Une frayeur exagérée de la mort se remarquait aussi parmi cette nation. Il va sans dire que cette crainte excessive, ainsi que les usages précités, ont disparu par le fait de l'enseignement chrétien qui, sous ce rapport comme sous bien d'autres, a de beaucoup amélioré la position de ces infortunés. Les Montagnais ont une horreur très-prononcée pour le sang, et ne comprennent pas qu'on se batte autrement qu'en se saisissant à la chevelure, et en luttant ainsi corps à corps. Il y a cependant loin de cette disposition à la sensibilité de caractère. Les Montagnais ne se livrent pas à des voies de fait sanglants. Néanmoins avant d'être chrétiens ils étaient d'une insensibilité telle, qu'ils abandonnaient leurs parents sans ressource au milieu des forêts, lorsque l'âge ou les infirmités ne permettaient pas à ces derniers de suivre la famille. D'autres nations tuent leurs vieillards et infirmes, eux les laissaient mourir. Même les orphelins adoptés étaient traités avec une rigueur que l'on serait facilement tenté de qualifier de cruauté. Puis la femme! Oh! comme elle était malheureuse la Montagnaise in-

fidèle !... Ces hommes si doux, si bons avec les étrangers, si lâches avec des ennemis imaginaires, devenaient souvent les bourreaux de la compagne de leur vie. Aucune nation peut-être n'avait un pareil mépris pour la femme, ce mépris égoïste qui disposait tout de façon que l'homme recueillît toutes les satisfactions possibles, laissant à sa mère, à son épouse, à sa fille tout ce qu'il leur était physiquement possible d'endurer de souffrances, de privations, de travail. Ah ! religion sainte, que tes maximes font de bien aux nations comme aux individus !

Un trait bien consolant du caractère des Montagnais, c'est leur éloignement pour le vol; il n'y a certainement pas un peuple plus honnête. Tous les voyageurs ont lieu de reconnaître et d'admirer cette disposition, qu'ils possédaient même avant l'introduction du christianisme parmi eux. Cet éloignement du vol ressort avec d'autant plus d'éclat que les Montagnais sont, je crois, les plus intéressés des sauvages. Ils n'ont point l'imprévoyance des autres et gardent, autant que possible, quelque chose pour le moment de la détresse. Ils ne partagent pas le désir effréné qu'ont les Cris de manger en festin tout ce qu'ils possèdent; ils convoquent quelquefois leurs parents et leurs amis à un régal, mais en temps et lieux, et jamais à la condition d'être le lendemain dans la disette ou la souffrance. Tous les sauvages sont demandeurs, les Montagnais plus que les autres, sans pourtant s'offenser des refus qu'ils subissent souvent. Leur curiosité est insatiable, il leur faut tout voir, tout toucher, et chose vraiment extraordinaire, invariablement ils remettent en place les objets qui naturellement excitent davantage leur convoitise, lors même qu'ils pourraient les dérober sans danger de provoquer le moindre soupçon contre eux. L'esprit de superstition, naturel à l'homme ignorant, et suite du besoin de croire, se retrouve sans doute parmi

les Tchippeweyans, restreint néanmoins dans des limites plus étroites que chez certains autres sauvages. Ils ont leurs jongleurs (Ikanzè), qui n'osent pas revendiquer une puissance analogue à celle que s'arrogent ceux des Cris et des Saulteux. La polygamie, commune parmi toutes les nations infidèles, se retrouve aussi chez celle dont nous parlons. Chez elle l'union conjugale ne semble pas un lien obligatoire; de là sans doute de grands désordres; il est néanmoins consolant de dire que ce peuple avait conservé la loi naturelle au point de ne pas commettre de crimes contre nature, malgré les exemples nombreux de ces monstruosités fournis d'une manière notoire par les Cris avec lesquels ils sont en relations journalières.

On comprend facilement que cet ensemble de qualités avait prédisposé favorablement les Tchippeweyans à embrasser le christianisme. Aussi presque toute cette famille a accepté notre sainte religion, et la grande majorité en pratique fidèlement les importantes obligations. Parmi nos Montagnais sont quelques-unes de nos plus belles missions. Leurs heureuses inclinations nous les ont fait rechercher tout d'abord. Dans l'impossibilité d'évangéliser à la fois tous les sauvages du département du Nord, Mgr Provencher et son successeur ont fait travailler de préférence à la conversion des Montagnais. Le succès a prouvé l'à-propos de cette détermination. Un vicariat a été créé presque exclusivement en faveur de ce groupe de tribus. De plus, les Montagnais du district de l'île à la Crosse viennent aussi de passer sous la houlette d'un nouveau pasteur, par suite du succès des missions établies chez eux, ainsi que dans le haut de la rivière Siskatchewan.

La famille montagnaise habite les districts de la rivière aux Anglais, d'Athabaskaw et de la rivière Mackenzie, à

l'exception pourtant du littoral de la mer Glaciale, envahi par les Esquimaux. Quelques familles crises s'étendent aussi jusqu'à Athabaskaw.

La race tchippeweyane comprend un grand nombre de tribus que nous classerons en quatre nations : les Tchippeweyans, les Castors, les Esclaves et les Loucheux.

1° Les Tchippeweyans renferment trois tribus : les Montagnais proprement dits, les Mangeurs de caribou et les Couteaux-Jaunes, qui se ressemblent sans traits saillants de différence, sauf ceux que le plus ou moins de ressources locales leur permet d'admettre dans leurs vêtements ;

2° La nation des Castors comprend les Castors proprement dits, qui habitent les bords de la rivière à la Paix et les magnifiques terres qu'elle arrose ; les Mauvais-Mondes, qui avoisinent les premiers et se trouvent sur les bords de la branche orientale de la rivière du Liard ; enfin les Sarcis, dont nous avons déjà parlé, qui se sont détachés de la famille montagnaise pour s'unir à la famille des Pieds-Noirs. La langue des Castors diffère de celle des Tchippeweyans proprement dits ; elle en est pourtant une branche, et c'est l'analogie de ces idiomes qui permet de rattacher à une même souche les deux nations qui les parlent. Les Castors se séparent de leurs frères, dont ils n'ont pas absolument toute la bonté. Plus de légèreté, de générosité, d'imprévoyance et une passion effrénée pour le jeu indiquent aussi une différence de caractère ;

3° Les Esclaves tirent leur nom du mépris profond que les nations autrefois ennemies leur avaient voué au temps des guerres et à l'époque où ils fuyaient devant leurs adversaires. Les tribus qui composent cette nation sont : les Esclaves proprement dits, les Peaux-de-lièvres, les Plats-côtés-de-chiens, les Tekenè, les Nahanè et autres

petites tribus composées seulement de quelques familles. Des différences dans les langues de ces tribus, de même que certaines analogies, semblent les rattacher au groupe que nous leur assignons dans la famille. Il est difficile de se faire une idée de la pauvreté,dans laquelle vivent ces derniers sauvages. Le climat qu'ils habitent est des plus rigoureux ; l'élévation de la latitude tient dans certains endroits le soleil sous l'horizon pendant des semaines entières, et ils sont là dehors, souvent sans loges ou tentes, n'ayant qu'une cabane de branches. Quand les lièvres ou les lapins leur manquent, la disette est affreuse. C'est au milieu d'une de ces terribles épreuves qu'on en a vu se livrer à toutes les horreurs du plus révoltant cannibalisme. Dans cette circonstance, quatre-vingt-dix Peaux-de-lièvres ont été mangés par leurs frères, à la porte d'un fort de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La justice et la vérité veulent que l'on dise que, comme règle invariable, les sauvages en détresse trouvent du secours dans les postes de traite, quand on le peut ; on va même au-devant de ceux qu'on sait être réduits à l'extrémité. Cette fois , pendant l'hiver de 1840 à 1841, M. Fisher, en charge au fort Good-Hope, au lieu de pouvoir porter secours aux sauvages peaux-de-lièvres qui jeûnaient, se vit dans l'obligation d'abandonner lui-même l'établissement qu'il commandait, pour aller avec ses hommes chercher refuge ailleurs, ne laissant qu'un Canadien du nom de *Saint-Arnaud*, pour garder le comptoir. Redoutant les sauvages qui s'étaient groupés autour du fort dans l'espoir d'y trouver du secours, Saint-Arnaud se vit dans la cruelle nécessité de leur en fermer les portes, pour sauver sa vie et l'établissement confié à ses soins. Lui-même n'assura son existence et celle de sa famille qu'en mangeant les parchemins qui servaient de vitres aux maisons, et les bouts de cordes ou mor-

ceaux de cuir qui étaient perdus dans les hangars ou dans le fort. Pendant ce temps les infortunés Indiens subissaient toutes les horreurs de la famine ; un grand nombre moururent, quatre-vingt-dix furent mangés. A la lueur du feu du camp, Saint-Arnaud vit de malheureuses mères, tombées dans l'agonie du désespoir, saisir leurs petits enfants morts d'inanition, les élever en l'air en poussant des vociférations affreuses, suivies de ce rire désespéré plus cruel que les pleurs, puis rôtir ces enfants pour en déchirer les membres et les partager avec ceux qu'un reste de forces protégeait contre le dernier râle de l'agonie ! Ces malheureux, d'ordinaire si doux, surprirent dans le sommeil deux employés de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson qui portaient les dépêches. Des femmes les tuèrent à coups de hache dans leur campement, et la tribu s'en nourrit.

Je pense que ce sont ces misères extrêmes qui, depuis cette époque jusqu'à celle de l'arrivée des Missionnaires, avaient porté cette tribu infortunée à détruire les petites filles au moment de leur naissance ou même quelques mois après. Cette coutume monstrueuse ne se trouve point parmi les autres sauvages du département du Nord. Tous au contraire aiment beaucoup leurs petits enfants ; ils préfèrent sans doute leurs fils, en donnant néanmoins à leurs filles une large part de cet amour gravé par la nature dans le cœur des pères. Si les bords de la rivière Mackenzie ont entendu les gémissements de ces innocentes victimes, que l'écho de ces voix plaintives arrache à notre âme un sentiment de compassion pour l'horrible et profonde misère qui seule a pu conduire à ces excès. Sont-ils donc inutiles ou indifférents les efforts héroïques des hommes qui vont vivre de la vie de ces infortunés pour améliorer leur condition morale d'abord, puis, comme conséquence, leur position physique ? C'est

sur cette plage inhospitalière, au milieu des tombes ignorées de tant de victimes de la souffrance et de la douleur, c'est à Good-Hope que reposent les dépouilles mortelles de notre cher et zélé P. Grollier. Que la sublimité de son sacrifice s'élève jusqu'au trône de Dieu, comme un encens d'agréable odeur, pour neutraliser l'épaisse et nauséabonde fumée qui s'exhale de tous ces sacrifices humains ! Que les accents ardents de la prière de ce premier martyr de l'apostolat dans le vicariat Mackenzie fassent descendre une pluie abondante de grâces sur les trop infortunés sauvages, auxquels le premier il a dit : « Ne tuez pas vos filles, » alors que pour donner du poids à sa parole il a dépensé lui-même généreusement et rapidement en faveur de ces néophytes et catéchumènes une existence marquée de tant de noble délicatesse !

4° La quatrième nation qui se rattache à la famille montagnaise est celle des Loucheux : ce mot est la traduction du montagnais *dékedhè*. Ceux qui le parlent se nomment eux-mêmes *dendjiyè* (hommes), et les voyageurs anglais les appellent *quarrellers* (querelleurs). D'ordinaire on rattache les Loucheux à la famille montagnaise, à cause de la grande analogie du langage, et quoique la différence de mœurs semble leur assigner une autre parenté. Un petit nombre d'entre les Loucheux habitent en dedans des limites dans lesquelles nous avons circonscrit le département du Nord ; le gros de la nation réside au delà des montagnes Rocheuses, dans le territoire cédé par la Russie aux Etats-Unis. Ces dernières années encore, les Loucheux étaient en guerre avec les Esquimaux et même entre eux. Cette circonstance a nécessairement influé sur les habitudes de ces sauvages. Les Loucheux sont grands ; leur esprit guerrier se trahit par l'ornementation dont ils sont très-avides ; à eux aussi il semble que pour être beau et bon soldat il faut un riche et élé-

gant costume. Les armées civilisées prouvent assez que ce soin n'est pas en dehors des préceptes de l'art de la guerre. Pourquoi nos guerriers des bois et des prairies ne se chargeraient-ils pas la tête de plumes, lorsque les plus vaillants capitaines des armées les mieux organisées regardent un panache comme le complément obligé de telle ou telle arme. Les Loucheux ont un goût marqué pour les raçades que dédaignent les Montagnais. On en peut dire autant de l'usage de se barbouiller la figure avec des couleurs. A part l'esprit de coquetterie, cette coutume chez le sauvage qui fait la guerre est due en grande partie au désir de se donner une tournure formidable, ou de déguiser les trop fortes émotions auxquelles les livre la crainte lorsqu'ils pensent aux chances d'un combat. Les coquillages ainsi que les verroteries sont extrêmement recherchés comme objets d'ornementation ; les raçades servent de plus comme moyen d'échange, faisant mieux que les fourrures les fonctions de monnaie. Les Loucheux ont la réputation de mieux traiter leurs femmes que les autres Montagnais. Ils habitent, non des tentes coniques, comme leurs frères, mais des tentes semi-elliptiques, qu'ils ont le soin de bien arranger contre le froid excessif auquel ils sont exposés. Les différentes nations montagnaises forment une population d'environ 15 000 âmes. Les tribus de la rivière Mackenzie surtout sont depuis quelques années en proie à une maladie contagieuse qui les décime rapidement.

Les Montagnais, sans avoir la barbe aussi fournie que la race blanche, en sont pourtant mieux pourvus que les autres tribus des Peaux-Rouges. J'ai vu un grand nombre d'enfants de pur sang montagnais avec des cheveux châtain clair, et ces mêmes enfants parvenus à un âge plus avancé avaient les cheveux noirs, comme le reste

de la nation. Cette observation souvent faite a ajouté à la conviction où je suis, que les circonstances autant que la race déterminent plusieurs des différences qui existent entre les peuples sauvages et leurs frères de la civilisation.

### 5° FAMILLE DES ESQUIMAUX.

Entrés dans le département du Nord pour en étudier l'ethnographie, nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur les naturels qui habitent ce pays depuis son extrémité sud-est jusqu'auprès de l'embouchure du fleuve Mackenzie ; il est néanmoins un peuple dont nous n'avons point encore parlé : c'est la famille des Esquimaux, peuple du littoral qui séjourne au milieu des glaciers éternels qui bordent l'océan Arctique, à la garde desquels la Providence semble l'avoir préposé ; peuple façonné pour ces affreuses régions qui, à leur tour, ne semblent faites que pour lui. En Amérique, les Esquimaux entourent la mer Polaire d'un cercle animé ; ils sont sur tous les détroits, sur grand nombre d'îles et sur la terre ferme, depuis le Groënland jusqu'au détroit de Behring ; dédaignant néanmoins de descendre dans la baie d'Hudson, au-dessous du soixantième parallèle. La mission de garder la mer Glaciale les entraîne en deçà de cette latitude sur les côtes du Labrador. Les Esquimaux traversent le détroit de Behring et reçoivent sur la côte asiatique le nom de *Namollos*. Ces sauvages forment ainsi un trait d'union entre l'ancien et le nouveau monde ; ils sont la seule nation non civilisée que l'on retrouve dans les deux hémisphères, comme pour attester que les peuples de tous les continents ont une seule et même provenance.

Le nom *Esquimau* a une origine crise ou algonquine, *Ayaskimè*, pluriel *Ayaskéméwok*, étant le nom donné à ce peuple par les Cris. L'étymologie et la signification de ce mot se trouvent dans les deux racines *Aski* (chair ou poisson cru) et *Mowéw* (il mange).

On comprend facilement que les diverses tribus d'un peuple qui habite une si immense étendue de terre doivent nécessairement différer entre elles. Il y a trop loin du Labrador au détroit de Behring, du Groënland à l'extrémité nord de l'Asie, pour que la nation qui habite ces plages se trouve en tout semblable à elle-même. Une partie a subi des influences qui ont modifié ses mœurs ; tous pourtant parlent encore la même langue ; d'où il faut conclure qu'ils ont une même origine. Nous ne voulons nous occuper que des Esquimaux du département du Nord ; ceux par conséquent que l'on trouve entre Churchill et l'embouchure du fleuve Mackenzie, qui naguère encore étaient sous la juridiction de l'Evêque de Saint-Boniface, et qui maintenant se voient les uns dans le vicariat apostolique d'Athabaskaw-Mackenzie et les autres dans la dernière subdivision ecclésiastique du pays. Ces Esquimaux se nomment eux-mêmes *Innoïts*. Je ne crois pas que leur nombre s'élève à plus de 4 ou 5 000. Les Innoïts ont une réputation de bravoure bien grande ; ils sentent qu'ils sont forcés de défendre leur terrain ; car où iraient-ils, s'ils étaient repoussés de l'étroit littoral qu'ils habitent ? Au reste, il n'y a absolument qu'un point où les Esquimaux soient exposés à la guerre : à l'embouchure même de la rivière Mackenzie, dont les Loucheux voulaient leur défendre l'entrée. Ailleurs, ils ne voient personne, si ce n'est les Mangeurs de caribou, qui fréquentent avec eux le fort de Churchill, qu'ils rencontrent aussi quelquefois à la lisière des landes stériles, et avec lesquels ils vivent en parfaite harmonie.

Les Mangeurs de caribou ne sont pas, certes, hommes à fournir aux autres l'occasion de cultiver l'art de la destruction ou de la défense, avec leur naturel si plein de douceur ! et ils affirment que leurs chers voisins ont encore une douceur plus grande et une docilité parfaite. Ce qui ne les empêche pas de les regarder quelquefois comme leurs ennemis. Cet effort d'imagination ne prouve qu'une chose : la pusillanimité de ceux qui en sont capables.

Nos Esquimaux ne sont pas des géants ; cependant ils ne sont pas d'aussi petite taille qu'on le croit généralement. Les femmes pourtant sont au-dessous de la moyenne, ce qui n'étonne point ceux qui connaissent les tribus montagnaises. Je ne puis point partager l'opinion qui rattache les Esquimaux à la race blanche ; je crois que, sans leur faire injure, on peut leur reconnaître une petite teinte jaune, si toutefois il en coûte trop de les rattacher aux Peaux-Rouges. Que les Esquimaux soient plus blancs ou moins cuivrés que les autres sauvages, cela se comprend facilement, tout en leur assignant la même origine. Il y a certainement moins de différence entre eux et leurs voisins qu'entre les peuples des différentes parties de l'Europe. Le genre de vie que mènent les Innoïts doit considérablement influer sur la couleur de leur peau. Enfermés une grande partie de l'année dans leurs cabanes de glace, sans soleil, sans fatigue, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils soient plus blancs que ceux de même race qui sont constamment exposés aux intempéries de l'air, et chez lesquels la misère produit des effets surprenants. J'ai vu des sauvages ayant la teinte ordinaire de leurs compatriotes, devenir presque aussi noirs que les nègres pendant des jeûnes rigoureux au milieu de l'hiver. C'est à tel point que, quand je rencontre des sauvages que je sais ou présume

avoir souffert de la faim pendant longtemps, je cherche dans la couleur de leur peau à m'assurer de leur position véritable. La barbe des Esquimaux ne doit pas étonner plus que celle des Montagnais ; en définitive, je les crois de même race que nos autres sauvages, se rattachant plus immédiatement pourtant aux Kamtschatkans ou Mongols hyperboréens.

Les Esquimaux habitent des huttes construites en bois, quand ils trouvent sur la côte des arrachis charriés à la mer par le courant des fleuves ; car on sait qu'il ne croît pas de bois sur ces plages désertes. A défaut de bois, la pierre sert aussi d'appareil de construction ; dans l'un et l'autre cas, la neige et l'eau glacée servent de ciment ; quand tout le reste manque ils emploient la glace et elle ne manque jamais à ces malheureux qui, comme les autres hommes, ont reçu de la nature la puissance de dominer les obstacles qu'elle sème sur leur chemin. Un peu de mousse, quelques phoques et de la glace, voilà souvent ce qui seul est au service des Esquimaux, et, avec ces faibles ressources, au milieu des horreurs et du chaos des plages glacées qu'ils habitent, ils maintiennent leur existence, prolongent leur vie et ne souffrent pas toujours autant qu'on le croirait naturellement. La glace se transforme en une habitation où règnent sans doute la malpropreté et la gêne, mais qui, par sa nature, donne accès à la lumière du dehors, et qui, en même temps, protége ses habitants contre les vents, les tempêtes, les rigueurs d'un climat à nul autre semblable. La chair du phoque nourrit la famille, qui se revêt de sa peau ; son huile alimente la lampe, en faisant brûler tristement un peu de mousse placée sur une pierre ou le sol glacé. C'est le seul luminaire, le seul combustible. Là vivent des êtres bien bas sans doute dans l'échelle de la vie, dignes de toute notre compassion et de notre

intérêt ; des êtres dans lesquels brillent les rayons de l'intelligence et dans les poitrines desquels battent des cœurs qui savent sentir et aimer. La mère baise tendrement l'enfant qu'elle chérit, et, à défaut de tout le reste, l'enveloppe de son affection, de ses soins et d'un peu de mousse. Là, l'œil de l'homme, privé de contempler les splendeurs du soleil pendant plusieurs mois de l'année, au milieu d'une nature qui n'a ni fleurs, ni verdure, ni végétation, mais toujours couverte sous son linceul de mort, là l'œil de l'homme s'arrête avec une douce complaisance sur ceux qu'il aime et que, dans son langage comme dans le nôtre, il appelle : mon père, ma mère, mon époux, mon épouse, mon enfant, mon frère, ma sœur, mon ami ! Ces liens de famille enchaînent des existences qui ne semblent pas avoir d'autres sources de satisfaction. Comme ils ont besoin en effet de ce sentiment pour goûter quelque douceur ici-bas ! Car, avouons-le, il est bien ridicule l'enthousiasme de certains poëtes qui, en prose plus qu'en vers, ont peint le bonheur des Esquimaux et des autres sauvages d'après les rêves de leur imagination, et non pas d'après la connaissance certaine de leur position véritable.

J'ai dit que les Esquimaux qui visitent Churchill sont très-doux, j'ajouterai que, depuis assez longtemps ils ont des relations commerciales avec ce poste. Les autres Esquimaux du département du Nord n'ont commencé à renouer des relations de ce genre qu'en 1849. Jusqu'alors leurs ennemis, les Loucheux, ne leur permettaient pas de monter le fleuve de Mackenzie, et leur genre de vie sur le littoral de la mer n'est pas assez séduisant pour attirer à eux. Dans cette partie surtout les Esquimaux sont excessivement voleurs ; ils croient avoir droit à tout ce que possèdent les étrangers ; ils déploient autant d'a-

dresse que d'effronterie à dérober et à recéler ce qui est à leur portée. Pourquoi les glaciers du Nord n'auraient-ils pas leurs filous tout comme les centres les plus brillants de la civilisation ?

Les Innoïts construisent leurs cabanes par groupes ou villages, dans les endroits où la pêche à la baleine leur assure une subsistance abondante; dans d'autres circonstances, ils s'isolent davantage, vivant de la pêche du phoque ou de la chasse du caribou. Tout naturellement, les interminables et si rigoureux hivers qu'ils ont à subir les forcent à plus de prévoyance que les autres indigènes. Au temps de l'émigration des caribous, lorsque ceux-ci, à la fin de l'été, abandonnent leurs climats où il leur serait impossible de passer l'hiver, les Esquimaux les tuent en grand nombre. Ils saisissent aussi avec beaucoup d'habileté, de courage et de persévérance toutes les chances de la pêche, pourtant si difficile sur la mer Glaciale. Leur adresse à préparer le cuir est étonnante ; ils réussissent parfaitement à lui donner une grande souplesse et à le rendre imperméable, au point qu'ils en font des canots, leurs kayiak et umiak. Les kayiak surtout sont extrêmement légers et servent aux chasseurs qui s'y installent, s'y enferment même, au moyen d'un appareil extrêmement flexible et imperméable, fait avec les intestins de la baleine. Cet appareil est fixé à l'ouverture laissée au-dessus du canot recouvert par ailleurs. A peine installé, le chasseur ou le pêcheur lace autour de son corps la partie supérieure de cette espèce de vêtement. Il est là, sur la mer Glaciale, dans une embarcation si légère, qu'il la porte sur son épaule à la côte, et dans laquelle il se lie si étroitement, que les vagues recouvrent l'embarcation et celui qui la monte, sans danger de noyer l'un ni de submerger l'autre. L'aviron des Esquimaux a deux palettes, ce qui leur donne plus de facilité pour

diriger leur frêle embarcation, dans laquelle on s'étonne de les voir affronter les dangers de la mer à des distances considérables des côtes. Ils déploient aussi beaucoup de dextérité dans le confectionnement de leurs traîneaux de glace, et leur adresse à conduire leurs infatigables chiens a quelque chose de surprenant.

Tous les voyageurs assurent que les Esquimaux sont plus susceptibles de culture et plus dociles que leurs voisins. Leur si grand isolement n'a pas encore permis de mettre à profit cette heureuse disposition. L'insuffisance des ressources, et surtout du personnel, nous a privés du bonheur de leur porter plus tôt le flambeau de la foi. Cette douce lumière commence néanmoins à luire à leurs yeux. Les missionnaires de Good-Hope ont déjà fait avec succès plusieurs voyages parmi les Esquimaux de la partie occidentale du département, tandis que l'un des apôtres du lac Caribou s'est mis en route à la fin de l'hiver dernier, pour aller passer l'été avec ceux de la partie orientale. Prions pour le succès d'une entreprise si pleine de périls, de généreuse abnégation et si féconde en sacrifices de tous genres. Que Dieu convertisse les Esquimaux et donne ainsi à leurs dévoués Missionnaires la seule récompense que leur zèle ambitionne ici-bas !

*(A continuer.)*

---